

## **Droit du seigneur (Le), Comédie en cinq actes**

**Auteur : Voltaire (1694-1778)**

### **Description & Analyse**

DescriptionComédie En Cinq Actes, jouée sous le nom de L'Ecueil du Sage qui n'était pas son véritable titre

### **Les folios**

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

88 Fichier(s)

### **Les mots clés**

[Théâtre \(Comédie\)](#)

### **Informations éditoriales**

Localisation du documentBibliothèque numérique de Mecklembourg-Poméranie occidentale (520 Bf 101i(3) adn6)( urn:nbn:de:gbv:9-g-4989569)

### **Informations sur le document**

GenreThéâtre (Comédie)

Éléments codicologiques88 p. numérisées; in-8 Format

Date1770

LangueFrançais

### **Édition numérique du document**

Éditeur de la ficheLaurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Contributeur(s)Macé, Laurence (édition scientifique); Suze, Isabelle (édition numérique)

## Citer cette page

Voltaire (1694-1778), *Droit du seigneur (Le)*, Comédie en cinq actes 1770

Laurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 24/02/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Ecume/items/show/406>

Copier

Notice créée par [Isabelle Suze](#) Notice créée le 20/02/2023 Dernière modification le 23/05/2023

---

1009

359463

LE DROIT  
DU  
SEIGNEUR,  
COMÉDIE  
EN CINQ ACTES.

---

Elle a été jouée à Paris sous le nom de *L'Ecueil  
du Sage*, qui n'était pas son véritable titre.



A GENEVE,  
Chez les Freres CRAMER, Imprimeurs-Libraires.

---

M. DCC. LXIV.

---

## A C T E U R S.

Le Marquis du CARRAGE.

Le Chevalier GERNANCE.

Le Baillif.

MATURIN, fermier.

DIGNANT, ancien domestique.

ACANTE, élevée chez Dignant.

BERTHE, seconde femme de Dignant.

DORMENE.

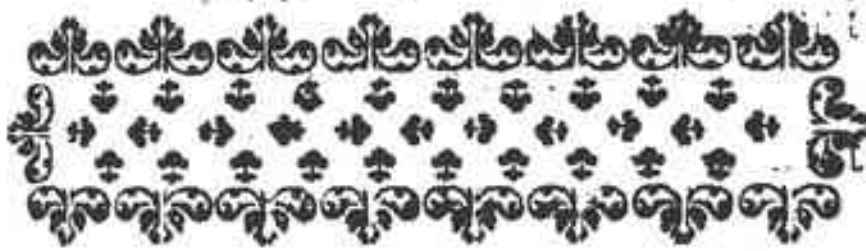
COLETTE.

CHAMPAGNE.

Domestiques.

*Les deux premiers actes se passent sous les arbres du village. Les trois derniers dans le vestibule du château.*

*La Scène est supposée en Picardie, & l'action du tems de Henri second.*



LE DROIT  
DU  
SEIGNEUR,  
COMÉDIE.

---

---

ACTE I.

---

---

SCENE I.

MATURIN, LE BAILLIF.

MATURIN.

**E**coulez-moi, Monsieur le Magister ;  
Vous savez tout, du moins vous avez l'air  
De tout savoir ; car vous lisez sans cesse  
Dans l'almanach. D'où vient que ma maitresse,  
S'appelle Acanthe, & n'a point d'autre nom ?  
D'où vient cela ?

LE BAILLIF.

Plaisante question !

A ij

4 LE DROIT DU SEIGNEUR ,

Eh! que t'importe?

MATURIN.

Oh! cela me tourmente ,

J'ai mes raisons.

LE BAILLIF.

Elle s'appelle Acante. ....

C'est un beau nom ; il vient du grec *Antos* ,

Que les Latins ont depuis nommé *Flos* ,

*Flos* se traduit par *Fleur* , & ta future

Est une fleur que la belle nature

Pour la cueillir façonna de sa main ;

Elle fera l'honneur de ton jardin.

Qu'importe un nom ? chaque père à sa guise

Donne des noms aux enfans qu'on batise,

Acante a pris son nom de son parain ,

Comme le tien te nomma Maturin.

MATURIN.

Acante vient du Grec ?

LE BAILLIF.

Chose certaine,

MATURIN.

Et Maturin , d'où vient-il ?

LE BAILLIF.

Ah ! qu'il vienne

De Picardie , ou d'Artois , un savant

A ces noms là s'arrête rarement.

Tu n'as point de nom , toi , ce n'est qu'aux belles

D'en avoir un , car il faut parler d'elles.

MATURIN.

Je ne fais , mais ce nom Grec me déplaît ,

Maître , je veux qu'on soit ce que l'on est ;

Ma maitresse est villageoise , & je gage

Que ce nom là n'est pas de mon village.

Acante , soit. Son vieux père Dignant

Semble accorder sa fille en rechignant ;

Et cette fille , avant d'être ma femme ,

Parait aussi rechigner dans son ame,

Oui , cette Acante , en un mot , cette fleur ,

## COMEDIE.

Si je l'en crois , me fait beaucoup d'honneur ,  
De supporter que Maturin la cueille .  
Elle est hautaine , & dans soi se recueille ,  
Me parle peu , fait de moi peu de cas ;  
Et quand je parle , elle n'écoute pas :  
Et n'eût été Berthe sa belle-mère ,  
Qui haut la main régente son vieux père ,  
Ce mariage en mon chef résola ,  
N'aurait été , je crois jamais conclu .

LE BAILLIF.

Il l'est enfin : & de manière exacte  
Chez ses parens je t'en dresserai l'acte ;  
Car si je suis le Magister d'ici ,  
Je suis Baillif , je suis notaire aussi ;  
Et je suis prêt dans mes trois caractères  
A te servir dans toutes tes affaires ,  
Que veux-tu ? dis .

MATURIN.

Je veux qu'incessamment

On me marie ,

LE BAILLIF.

Ah ! vous êtes pressant .

MATURIN.

Et très-pressé.—Voyez-vous ? l'âge avance ,  
J'ai dans ma ferme acquis beaucoup d'aisance ;  
J'ai travaillé vingt ans pour vivre heureux ;  
Mais l'être seul ! — il vaut mieux l'être deux .  
Il faut se marier avant qu'on meure .

LE BAILLIF.

C'est très-bien dit : & quand donc ?

MATURIN.

Tout à l'heure .

LE BAILLIF.

Oui ; mais Colette à votre sacrement ,  
Mons' Maturin , peut mettre empêchement .  
Elle vous aime avec quelque tendresse ,  
Vous & vos biens ; elle eut de vous promesse  
De l'épouser .

6 LE DROIT DU SEIGNEUR ,  
M A T U R I N .

Oh bien , je dépromets.

Je veux , pour moi , m'arranger désormais ,  
Car je suis riche , & coq de mon village.

Colette veut m'avoir par mariage ,

Et moi je veux du conjugal lien

Pour mon plaisir , & non pas pour le sien.

Je n'aime plus Colette : c'est Acante ,

Entendez-vous , qui seule ici me tente.

Entendez-vous , Magister trop rétif ?

L E B A I L L I F .

Oui , j'entens bien : vous êtes trop hâtif ;

Et pour signer vous devriez attendre

Que Monseigneur daignât ici se rendre ;

Il vient demain , ne faites rien sans lui.

M A T U R I N .

C'est pour cela que j'épouse aujourd'hui.

L E B A I L L I F .

Comment ?

M A T U R I N .

Eh oui : ma tête est peu savante ,

Mais on connaît la coutume impudente

De nos Seigneurs de ce canton Picard.

C'est bien assez qu'à nos biens on ait part ,

Sans en avoir encor à nos épouses.

Des Maturins les têtes sont jalouses.

J'aimerais mieux demeurer vieux garçon ,

Que d'être époux avec cette façon.

Le vilain droit ?

L E B A I L L I F .

Mais il est fort honnête.

Il est permis de parler tête à tête

A la sujette , afin de la tourner

A son devoir , & de l'endoctriner.

M A T U R I N .

Je n'aime point qu'un jeune homme endoctrine

Cette disciple à qui je me destine ;

Cela me fâche.



COMEDIE.

LE BAILLIF.

7

Acante a trop d'honneur  
Pour te fâcher. C'est le droit du Seigneur ;  
Et c'est à nous , en personnes discrètes  
A nous soumettre aux loix qu'on nous a faites.

MATURIN.

D'où vient ce droit ?

LE BAILLIF.

Ah ! depuis bien longtemps ,  
C'est établi : — ça vient du droit des gens.

MATURIN.

Mais sur ce pied , dans toutes les familles  
Chacun pourrait endoctriner les filles.

LE BAILLIF.

Oh ! point du tout , — c'est une invention  
Qu'on inventa pour les gens d'un grand nom ,  
Car vois-tu bien , autrefois les ancêtres  
De Monseigneur s'étaient rendus les maîtres  
De nos ayeux , régnaient sur nos hameaux.

MATURIN.

Ouais ! nos ayeux étaient donc de grands sots !

LE BAILLIF.

Pas plus que toi. Les Seigneurs du village  
Devaient avoir un droit de vasselage.

MATURIN.

Pourquoi cela ? sommes-nous pas paitris  
D'un seul limon , de lait comme eux , nourris ?  
N'avons-nous pas comme eux des bras , des jambes ?  
Et mieux tournés , & plus forts , plus ingambes ?  
Une cervelle avec quoi nous pensons  
Beaucoup mieux qu'eux , car nous les atrapons ?  
Sommes-nous pas cent contre un ? ça m'étonne  
De voir toujours qu'une seule personne  
Commande en maître à tous ses compagnons ,  
Comme un berger fait ronder les moutons.  
Quand je suis seul , à tout cela je pense  
Profondément. Je vois notre naissance  
Et notre mort , à la ville , au hameau ,

## 8 LE DROIT DU SEIGNEUR,

Se ressembler comme deux gouttes d'eau.

Pourquoi la vie est-elle différente ?

Je n'en vois pas la raison : ça tourmente.

Les Maturins & les godeluraux,

Et les Baillifs, ma foi, sont tous égaux.

### LE BAILLIF.

C'est très bien dit, Maturin ; mais je gage,

Si tes valets te tenaient ce langage,

Qu'un nerf de bœuf appliqué sur le dos

Refuterait puissamment leurs propos.

Tu les ferais rentrer vite à leur place.

### MATURIN.

Oui, vous avez raison ; ça m'embarrasse ;

Oui, ça pourrait me donner du souci.

Mais passambleu, vous m'avcûrez aussi,

Que quand chez moi mon valet se marie,

C'est pour lui seul, non pour ma seigneurie,

Qu'à sa moitié je ne prétens en rien,

Et que chacun doit jouir de son bien.

### LE BAILLIF.

Si les petits à leurs femmes se tiennent,

Compère, aux grands les nôtres appartiennent.

Que ton esprit est bas, lourd & brutal !

Tu n'a pas lu le code féodal.

### MATURIN.

Féodal ! qu'est-ce ?

### LE BAILLIF.

Il tient son origine

Du mot *fides* de la langue Latine :

C'est comme qui dirait . . . !

### MATURIN.

Sais-tu qu'aveo

Ton vieux Latin & ton ennuyeux Gree,

Si tu me dis des sotises pareilles,

Je pourais bien froter tes deux oreilles ?

( Il menace le Baillif, qui parle toujours en reculant,

& Maturin court après lui. )

LB

# COMÉDIE.

## LE BAILLIF.

9

Je suis Baillif, ne t'en avise pas.  
*Fides* veut dire *foi*. Convienst-tu pas  
 Que tu dois *foi*, que tu dois plein hommage  
 A Monseigneur le Marquis du Carrage ?  
 Que tu lui dois dixmes, champ-part, argent ?  
 Que tu lui dois . . .

MATURIN.

Baillif outretuidant,  
 Oui, je dois tout ; j'en enrage dans l'ame ;  
 Mais palsandié je ne dois point ma femme,  
 Maudit Baillif !

LE BAILLIF (*en s'en allant.*)

Va, nous savons la loi ;  
 Nous aurons bien ta femme ici sans toi.

## SCENE II.

MATURIN *seul.*

Chien de Baillif ! que ton Latin m'irrite !  
 Ah ! sans Latin marions-nous bien vite ;  
 Parlons au père, à la fille surtout,  
 Car ce que je veux, moi, j'en viens à bout.  
 Voilà comme je suis. — J'ai dans ma tête  
 Prétendu faire une fortune honnête,  
 La voilà faite. Une fille d'ici  
 Me tracassait, me donnait du souci,  
 C'était Colette, & j'ai vû la friponne  
 Pour mes écus muguetter ma personne ;  
 J'ai voulu rompre ; & je romps : j'ai l'espoir  
 D'avoir Acante, & je m'en vais l'avoir,  
 Car je m'en vais lui parler. Sa manière  
 Est dédaigneuse, & son allure est fière ;  
 Moi je les suis : & dès que je l'aurai,  
 Tout aussi-tôt je vous la réduirai ;

B

10 LE DROIT DU SEIGNEUR,  
Car je le veux. Allons. . .

---

SCENE III.

MATURIN, COLETTE (*courant après.*)

COLETTE.

**J**E t'y prends, traître.  
MATURIN (*sans la regarder.*)

Allons.

COLETTE.

Tu feins de ne pas me connaître ?

MATURIN.

Si fait : — bon jour.

COLETTE.

Maturin, Maturin !

Tu causeras ici plus d'un chagrin.

De tes bon-jours je suis fort étonnée,

Et tes bons-jours valaient mieux l'autre année.

C'était tantôt un bouquet de jasmin,

Que tu venais me placer de ta main ;

Puis des rubans pour orner ta bergère ;

Tantôt des vers que tu me faisais faire

Par le Baillif qui n'en entendait rien,

Ni toi, ni moi : — mais tout allait fort bien :

Tout est passé, lâche ! tu me délaisse ?

MATURIN.

Oui, mon enfant.

COLETTE.

Après tant de promesses,

Tant de bouquets acceptés & rendus,

C'en est donc fait ? je ne te plais donc plus ?

MATURIN.

Non, mon enfant.

COMEDIE.

II

COLETTE.

Et pourquoi, misérable ?

MATURIN.

Mais, je t'aimais ; je n'aime plus. Le Diable  
A t'épouser me poussa vivement ,  
En sens contraire il me pousse à présent ;  
Il est le maître.

COLETTE.

Eh va , va , ta Colette  
N'est plus si sotte , & sa raison s'est faite.  
Le Diable est juste , & tu diras pourquoi  
Tu prends les airs de te moquer de moi.  
Pour avoir fait à Paris un voyage ,  
Te voilà donc petit maître au village.  
Tu pense donc que le droit t'est acquis  
D'être en amour fripon comme un Marquis ?  
C'est bien à toi d'avoir l'ame inconstante !  
Toi , Maturin , me quitter pour Acante !

MATURIN.

Oui , mon enfant.

COLETTE.

Et quelle est la raison ?

MATURIN.

C'est que je suis le maître en ma maison.  
Et pour quelqu'un de notre Picardie  
Tu m'as parue un peu trop dégoûtée,  
Tu m'aurais fait trop d'amis , entre nous ;  
Je n'en veux point , car je suis né jaloux.  
Acante , enfin , aura la préférence.  
La chose est faite. Adieu , prends patience.

COLETTE.

Adieu ! non pas , traître , je te suivrai ,  
Et contre ton contrat je m'inscrirai .  
Mon père était procureur : ma famille  
A du crédit , & j'en ai , je suis fille ;  
Et mon seigneur donne protection ,  
Quand il le faut , aux filles du canton ;

B ij

## II. LE DROIT DU SEIGNEUR,

Et devant lui nous ferons comparaître  
Un gros fermier qui fait le petit maître,  
Fait l'inconstant, se mêle d'être un fat.  
Je te ferai rentrer dans ton état,  
Nous apprendrons à ta mine insolente,  
A te moquer d'une pauvre innocente.

MATURIN.

Cette innocente est dangereuse ; il faut  
Voir le beau-père, & conclure au plutôt.

---

## SCÈNE IV.

MATURIN, DIGNANT, ACANTE,  
COLETTE.

MATURIN.

**A**llons, beau-père, allons bacler la chose.

COLETTE,

Vous ne baclerez rien, non, je m'oppose  
A ses contrats, à ses noces, à tout.

MATURIN.

Quelle innocente !

COLETTE.

Oh ! tu n'es pas au bout,

Gardez-vous bien, s'il vous plaît, ma voisine,

De vous laisser engeoler sur la mine.

Il me trompa quatorze mois entiers.

Chassez cet homme.

ACANTE.

Hélas ! très volontiers.

MATURIN.

Très volontiers ! . . . tout ce train là me lasse ;

Je suis têtu ; je veux que tout se passe

A mon plaisir, suivant mes volontés ;



Car je suis riche. — Or beau-père, écoutez ;  
 Pour honorer en moi mon mariage ,  
 Je me décaisse , & j'achète au bailliage  
 L'emploi brillant de receveur royal  
 Dans le grenier à sel ; ça n'est pas mal,  
 Mon fils sera conseiller ; & ma fille  
 Relèvera quelque noble famille.  
 Mes petits-fils deviendront présidens.  
 De Monseigneur un jour les descendans  
 Feront leur cour aux miens : & quand j'y pense ,  
 Je me rangorge , & me quarre d'avance.

D I G N A N T.

Quarre-toi bien ; mais songe qu'à présent  
 On ne peut rien sans le consentement  
 De Monseigneur ; il est encor ton maître.

M A T U R I N.

Et pourquoi ça ?

D I G N A N T.

Mais, c'est que ça doit être,

A tous seigneurs tous honneurs.

C O L E T T E ( à Maturin. )

Oui, vilain.

Il t'en cuira, je t'en répons.

M A T U R I N.

Voisin,

Notre Baillif t'a donné sa folie.

Eh ! dis-moi donc, s'il prend en fantaisie

A Monseigneur d'avoir femme au logis,

A-t-il besoin de prendre ton avis ?

D I G N A N T.

C'est différent : je fus son domestique

De père en fils dans cette terre antique.

Je suis né pauvre , &amp; je deviens cassé.

Le peu d'argent que j'avais amassé

Fut employé pour élever Acante.

Notre Baillif dit qu'elle est fort savante ,

Et qu'entre nous, son éducation

#### 14 LE DROIT DU SEIGNEUR,

Est au dessus de sa condition.

C'est ce qui fait que ma seconde épouse,

Sa belle-mère, est fâchée & jalouse,

Et la maltraite, & me maltraite aussi.

De tout cela je suis fort en souci.

Je voudrais bien te donner cette fille,

Mais je ne puis établir ma famille

Sans Monseigneur ; je vis de ses bontés,

Je lui dois tout ; j'atens ses volontés ;

Sans son aveu nous ne pouvons rien faire.

A C A N T E.

Ah ! croyez-vous qu'il le donne, mon père ?

C O L E T T E.

Eh bien, fripon, tu crois que tu l'auras ?

Moi je te dis que tu ne l'auras pas.

M A T U R I N.

Tout le monde est contre moi, ça m'irrite.

---

#### S C E N E V.

Les Acteurs précédens, Madame BERTHE.

M A T U R I N [ *à Berthe qui arrive.* ]

**M**A belle-mère, arrivez, venez vite.

Vous n'êtes plus la maitresse au logis.

Chacun rebèque, & je vous avertis,

Que si la chose en cet état demeure,

Si je ne suis marié tout-à-l'heure,

Je ne le serai point, tout est fini,

Tout est rompu.

B E R T H E.

Qui m'a désobéi ?

Qui contredit, s'il vous plait, quand j'ordonne ?

Serait-ce vous, mon mari ? vous ?



COMEDIE  
DIGNANT.

15

Personne ;

Nous n'avons garde ; & Maturin veut bien  
Prendre ma fille à peu près avec rien ;  
J'en suis content ; & je dois me promettre  
Que Monseigneur daignera le permettre.

BERTHE.

Allez , allez , épargnez-vous ce soin ;  
C'est de moi seule ici qu'on a besoin ;  
Et quand la chose une fois sera faite ,  
Il faudra bien , ma foi , qu'il la permette.

DIGNANT.

Mais ....

BERTHE.

Mais il faut suivre ce que je dis.  
Je ne veux plus souffrir dans mon logis ,  
A mes dépens , une fille indolente ,  
Qui ne fait rien , de rien ne se tourmente ,  
Qui s'imagine avoir de la beauté ,  
Pour être en droit d'avoir de la fierté.  
Mademoiselle avec sa froide mine ,  
Ne daigne pas aider à la cuisine ;  
Elle se mire , ajuste son chignon ,  
Fredonne un air en brodant un jupon ,  
Ne parle point , & le soir en cachette  
Lit des romans que le Baillif lui prête.  
Eh bien voyez , elle ne répond rien.  
Je me reçois de lui faire du bien.  
Elle est muette ainsi qu'une pécore.

MATURIN.

Ah ! c'est tout jeune , & ça n'a pas encore  
L'esprit formé ; ça vient avec le tems.

DIGNANT.

Ma bonne , il faut quelques ménagemens  
Pour une fille : elles ont d'ordinaire  
De l'embarras dans cette grande affaire ;  
C'est modestie , & pudeur que cela.

16 LE DROIT DU SEIGNEUR ,

Comme elle , enfin , vous passâtes par là ;  
Je m'en souviens , vous étiez fort revêché :

BERTHE.

Eh ! finissons. Allons , qu'on se dépêche :  
Quels fots propos ! Suivez-moi promptement  
Chez le Baillif.

COLETTE.

N'en fais rien , mon enfant :

BERTHE.

Allons , Acante.

ACANTE.

O ciel ! que dois-je faire ?

COLETTE.

Refuse tout , laisse ta belle-mère ,  
Viens avec moi.

BERTHE.

Quoi donc ! sans sourciller :

Mais parlez donc.

ACANTE.

A qui puis-je parler ?

DIGNANT.

Chez le Baillif , ma bonne , allons l'attendre ,  
Sans la gêner , & laissons lui reprendre  
Un peu d'halcine.

ACANTE.

Ah ! croyez que mes sens  
Sont pénétrés de vos soins indulgens ;  
Croyez qu'en tout je distingue mon père :

MATURIN.

Madame Berthe , on ne distingue guère  
Ni vous , ni moi : la belle a le maintien  
Un peu bien sec , mais cela n'y fait rien ;  
Et je répons , dès qu'elle sera nôtre ,  
Qu'en peu de tems je la rendrai toute autre :

( ils sortent )

ACANTE.

Ah ! que je sens de trouble & de chagrin !

Me

Me faudra-t-il épouser Maturin !

## SCENE VI.

ACANTE, COLETTE.

COLETTE.

A H ! n'en fais rien , crois-moi , ma chère amie.  
Du mariage aurais-tu tant d'envie ?  
Tu peux trouver beaucoup mieux , — que fait-on ?  
Aimerais-tu ce méchant ?

ACANTE.

Mon Dieu non.

Mais vois-tu bien , je ne suis plus soufferte  
Dans le logis de la marâtre Berthe ;  
Je suis chassée , il me faut un abri ,  
Et par besoin je dois prendre un mari.  
C'est en pleurant que je cause ta peine.  
D'un grand projet j'ai la cervelle pleine ;  
Mais je ne fais comment m'y prendre ; hélas !  
Que devenir ? — Dis-moi ne fais-tu pas  
Si Monseigneur doit venir dans ses terres ?

COLETTE.

Nous l'attendons.

ACANTE.

Bientôt ?

COLETTE.

Je ne fais guères

Dans mon taudis les nouvelles de cour.  
Mais s'il revient , ce doit être un grand jour.  
Il met , dit-on , la paix dans les familles ;  
Il rend justice , il a grand soin des filles.

ACANTE.

Ah ! s'il pouvait me protéger ici !

C

18 LE DROIT DU SEIGNEUR,

COLETTE.

Je prétens bien qu'il me protège aussi.

ACANTE.

On dit qu'à Metz il a fait des merveilles  
Qui dans l'armée ont très-peu de pareilles.  
Que Charles-Quint a loué sa valeur.

COLETTE.

Qu'est-ce que Charles-Quint ?

ACANTE.

Un Empereur

Qui nous a fait bien du mal.

COLETTE.

Et qu'importe ?

Ne m'en faites pas , vous , & que je sorte  
A mon honneur du cas triste où je suis.

ACANTE.

Comme le tien mon cœur est plein d'ennuis.  
Non loin d'ici quelquefois on me mène  
Dans un château de la jeune Dormène. . .

COLETTE.

Près de nos bois ? . . . ah ! le plaisant château !  
De Maturin le logis est plus beau ,  
Et Maturin est bien plus riche qu'elle.

ACANTE.

Oui , je le fais ; mais cette demoiselle  
Est autre chose ; elle est de qualité ;  
On la respecte avec sa pauvreté.  
Elle a près d'elle une vieille personne  
Qu'on nomme Laure , & de qui l'ame est bonne.  
Laure est aussi d'une grande maison.

COLETTE.

Qu'importe encore ?

ACANTE.

Les gens d'un certain nom ,  
J'ai remarqué cela , chère Colette ,  
En savent plus , ont l'ame autrement faite ,  
Ont de l'esprit , des sentimens plus grands ,  
Meilleurs que nous.

COLETTE.

Oui, dès leurs premiers ans,  
Avec grand soin leur ame est façonnée ;  
La nôtre, hélas ! languit abandonnée.  
Comme on apprend à chanter, à danser,  
Les gens du monde apprennent à penser.

A C A N T E.

Cette Dormène, & cette vieille Dame,  
Semblent donner quelque chose à mon ame ;  
Je crois en valoir mieux quand je les voi ;  
J'ai de l'orgueil, & je ne sais pourquoi ;  
Et les bontés de Dormène & de Laure  
Me font haïr, mille fois plus encore,  
Madame Berthe, & Monsieur Maturin.

COLETTE.

Quitte les tous.

A C A N T E.

Je n'ose, mais enfin  
J'ai quelque espoir : que ton conseil m'assiste.  
Dis-moi d'abord, Colette, en quoi-consiste  
Ce fameux droit du Seigneur ?

COLETTE.

Oh ! ma foi,  
Va consulter de plus doctes que moi.  
Je ne suis point mariée : & l'affaire,  
A ce qu'on dit, est un très-grand mystère.  
Seconde-moi ; fais que je vienne à bout  
D'être épousée, & je te dirai tout.

A C A N T E.

Ah ! j'y ferai mon possible.

COLETTE.

Ma mère  
Est très-alerte, & conduit mon affaire :  
Elle me fait, par un acte plaintif,  
Pousser mon droit par devant le Baillif.  
J'aurai, dit-elle, un mari par justice.

A C A N T E.

Que de bon cœur j'en fais le sacrifice !

C ij

## 20 LE DROIT DU SEIGNEUR,

Chère Colette , agissons bien à point ,  
Toi pour l'avoir , moi pour ne l'avoir point ,  
Tu gagneras assez à ce partage ,  
Mais en perdant , je gagne davantage.

*Fin du premier Acte.*

---

## ACTE II.

---

### SCENE I.

LE BAILLIF, PHLIPE son valet,

LE BAILLIF.

**M**A robe , allons — du respect — vite Phlippe,  
C'est en Baillif qu'il faut que je m'équipe,  
J'ai des cliens qu'il faut expédier.  
Je suis Baillif ; je te fais mon huissier.  
Amène-moi Colette à l'audiance.

*( il s'assye devant une table , & feuillette un  
grand livre. )*

L'affaire est grave , & de grande importance ,  
*De matrimonio.* — chapitre deux.  
Empêchemens. — ces cas là sont verreux,  
Il faut savoir de la jurisprudence.

*( à Colette. )*

Approchez-vous , — faites la révérence ,  
Colette , il faut d'abord dire son nom,

COLETTE.

Vous l'avez dit , je suis Colette.

LE BAILLIF écrit.

Bon ,

Colette. — Il faut dire ensuite son âge.  
N'avez-vous pas trente ans, & davantage ?

COLETTE.

Ei donc, Monsieur, j'ai vingt ans, tout au plus.

LE BAILLIF (*écrivain.*)

Ça, vingt ans, passe : — ils sont bien révolus ?

COLETTE.

L'âge, Monsieur, ne fait rien à la chose ;  
Et jeune ou non, sachez que je m'oppose  
A tout contrat, qu'un Maturin sans foi  
Fera jamais avec d'autres que moi.

LE BAILLIF.

Vos oppositions seront notoires.

Ça, vous avez des raisons péremptoires ?

COLETTE.

J'ai cent raisons.

LE BAILLIF.

Dites-les. — Aurait-il...

COLETTE.

Oh ! oui, Monsieur,

LE BAILLIF.

Mais vous coupez le fil,

A tout moment, de notre procédure.

COLETTE.

Pardon, Monsieur.

LE BAILLIF.

Vous a-t-il fait injure ?

COLETTE.

Oh tant ! j'aurais plus d'un mari sans lui ;

Et me voilà pauvre fille aujourd'hui.

LE BAILLIF.

Il vous a fait sans doute des promesses ?

COLETTE.

Mille pour une, & pleines de tendresses,

Il promettait, il jurait que dans peu

Il me prendrait en légitime nœud,

LE BAILLIF (*écrivain.*)

En légitime nœud : — quelle malice !



## 22 LE DROIT DU SEIGNEUR,

Ça produisez ses lettres en justice.

COLETTE.

Je n'en ai point, jamais il n'écrivait,  
Et je croyais tout ce qu'il me disait.  
Quand tous les jours on parle tête à tête  
A son amant d'une manière honnête,  
Pourquoi s'écrire ? à quoi bon ?

LE BAILLIF.

Mais du moins,

Au lieu d'écrits, vous avez des témoins ;

COLETTE.

Moi ? point du tout : — mon témoin c'est moi-même.  
Est-ce qu'on prend des témoins quand on s'aime ?  
Et puis, Monsieur, pouvais-je deviner  
Que Maturin osât m'abandonner ?  
Il me parlait d'amitié, de constance ;  
Je l'écoutais, & c'étoit en présence  
De mes moutons, dans son pré, dans le mien ;  
Ils ont tout vû, mais ils ne disent rien.

LE BAILLIF.

Non plus qu'eux tous je n'ai donc rien à dire.  
Vôtre complainte en droit ne peut suffire.  
On ne produit ni témoins, ni billets,  
On ne vous a rien fait, ni rien écrit....

COLETTE.

Mais

Un Maturin aura donc l'insolence  
Impunément d'abuser l'innocence ?

LE BAILLIF.

En abuser ! mais vraiment, c'est un cas.  
Epouvantable, & vous n'en parlez pas !  
Instrumentons. — Laquelle nous remontre  
Que Maturin en plus d'une rencontre,  
Se prévalant de sa simplicité,  
A méchamment contre icelle attenté ;  
Laquelle insiste, & répète dommages,  
Frais, intérêts, pour raison des outrages



# COMEDIE.

23

Contre les loix faits par le suborneur,  
Dit Maturin , à son présent honneur.

COLETTE.

Rayez cela ; je ne veux pas qu'on dise  
Dans le païs une telle sottise.  
Mon honneur est très-intact ; & pour peu  
Qu'on l'eût blessé, l'on aurait vu beau jeu.

LE BAILLIF.

Que prétendez-vous donc ?

COLETTE.

*Etre vengée.*

LE BAILLIF.

Pour se venger il faut être outragée,  
Et par écrit coucher en mots exprès,  
Quels attentats encontre vous sont faits ;  
Articuler les lieux , les circonstances,  
*Quis, quid, ubi*, les excès , insolences,  
Enormités sur quoi l'on jugera.

COLETTE.

Ecrivez donc tout ce qu'il vous plaira.

LE BAILLIF.

Ce n'est pas tout : il faut savoir la suite  
Que ces excès pourraient avoir produite.

COLETTE.

Comment produite ? Eh ! rien ne produit rien.  
Traître Baillif, qu'entendez-vous ?

LE BAILLIF.

*Fort bien,*

Laquelle fille a dans ses procédures,  
Perdu le sens , & nous dit des injures ;  
Et n'apportant nulle preuve du fait,  
L'empêchement est nul, de nul effet.

*( il se leve. )*

Depuis une heure en vain je vous écoute.  
Vous n'avez rien prouvé, je vous déboute.

COLETTE.

Me débouter, moi ?

24. LE DROIT DU SEIGNEUR,  
LE BAILLIF.

Vous.

COLETTE.

Maudit Baillif!

Je suis déboutée ?

LE BAILLIF.

Oui ; quand le plaignif

Ne peut donner des raisons qui convainquent ,

On le déboute , & les adverses vainquent.

Sur Maturin n'ayant point action ,

Nous procédons à la conclusion.

COLETTE.

Non , non , Baillif , vous aurez beau conclure ,

Instrumenter , & signer , je vous jure

Qu'il n'aura point son Acante.

LE BAILLIF.

Il l'aura ;

De Monseigneur le droit se maintiendra.

Je suis Baillif , & j'ai les droits du maître ;

C'est devant moi qu'il faudra comparaître.

Consolez-vous , sachez que vous aurez

Affaire à moi quand vous vous marîrez.

COLETTE.

J'aimerais mieux le reste de ma vie

Demeurer fille.

LE BAILLIF.

Oh ! je vous en défie.

---

SCENE II.

COLLETTE seule.

AH ! comment faire ? ou reprendre mon bien ?

J'ai protesté , cela ne sert de rien.

On va signer. Que je suis tourmentée !

SCENE

## SCENE III.

COLETTE, ACANTE.

COLETTE.

**A** Mon secours ! me voilà déboutée.

ACANTE.

Déboutée !

COLETTE.

Oui , l'ingrat vous est promis.

On me déboute.

ACANTE.

Hélas ! je suis bien pis !

De mes chagrins mon ame est oppressée ;  
Ma chaine est prête , & je suis fiancée ,  
Ou je vais l'être au moins dans un moment.

COLETTE.

Ne hais-tu pas mon lâche ?

ACANTE.

Honnêtement,

Entre nous deux , juge-tu sur ma mine  
Qu'il soit bien doux d'être ici Maturine ?

COLETTE.

Non pas pour toi ; tu porte dans ton air ,  
Je ne fais quoi de brillant & de fier ;  
A Maturin cela ne convient guère ,  
Et ce maraut était mieux mon affaire.

ACANTE.

J'ai par malheur de trop hauts sentimens.  
Dis-moi , Colette , a-tu lû des romans ?

COLETTE.

Moi ? — non — jamais.

D

26 LE DROIT DU SEIGNEUR,  
A C A N T E.

Le Baillif Métaprose  
M'en a prêté : — Mon Dieu la belle chose !

C O L E T T E.

En quoi si belle ?

A C A N T E.

On y voit des amans,  
Si courageux, si tendres, si galans !

C O L E T T E.

Oh ! Maturin n'est pas comme eux.

A C A N T E.

Colette,

Que les romans rendent l'ame inquiète !

C O L E T T E.

Et d'où vient donc ?

A C A N T E.

Ils forment trop l'esprit.

En les lisant le mien bientôt s'ouvrit.

A réfléchir que de nuits j'ai passées !

Que les romans font naître de pensées !

Que les héros de ces livres charmans

Ressemblent peu, Colette, aux autres gens !

Cette lumière était pour moi féconde ;

Je me voyais dans tout un autre monde.

J'étais au ciel. — Ah ! qu'il m'était bien dur

De retomber dans mon état obscur !

Le cœur tout plein de ce grand étalage,

De me trouver au fond de mon village !

Et de descendre après ce vol divin,

Des Amadis à maître Maturin !

C O L E T T E.

Votre propos me ravit ; & je jure

Que j'ai déjà du goût pour la lecture.

A C A N T E.

T'en souvient-il, autant qu'il m'en souvient,

Que ce Marquis, ce beau Seigneur qui tient

Dans le pays le rang, l'état d'un Prince.

De sa présence honora la province ?  
 Il s'est passé juste un an & deux mois  
 Depuis qu'il vint pour cette seule fois.  
 T'en souvient-il ; nous le vîmes à table ;  
 Il m'accueillit , ah ! qu'il était affable !  
 Tous ses discours étaient des mots choisis ,  
 Que l'on n'entend jamais dans ce pays.  
 C'était , Colette , une langue nouvelle ,  
 Supérieure , & pourtant naturelle ;  
 J'aurais voulu l'entendre tout le jour.

COLETTE.

Tu l'entendras sans doute à son retour.

ACANTE.

Ce jour , Colette , occupe ta mémoire ,  
 Où Monseigneur tout rayonnant de gloire ,  
 Dans nos forêts , suivi d'un peuple entier ,  
 Le fer en main courait le sanglier ?

COLETTE.

Oui , quelque idée & confuse , & légère ,  
 Peut m'en rester.

ACANTE.

Je l'ai distincte & claire.

Je crois le voir avec cet air si grand ,  
 Sur ce cheval superbe & bondissant ;  
 Près d'un gros chêne il perce de sa lance  
 Le sanglier qui contre lui s'élance.  
 Dans ce moment j'entendis mille voix ,  
 Que répétaient les échos de nos bois ;  
 Et de bon cœur ( il faut que j'en convienne )  
 J'aurais voulu qu'il démêlât la mienne.  
 De son départ je fus encor témoin ;  
 On l'entourait , je n'étais pas bien loin.  
 Il me parla. — Depuis ce jour , ma chère ,  
 Tous les romans ont le don de me plaire.  
 Quand je les lis , je n'ai jamais d'ennui ,  
 Il me paraît qu'ils me parlent de lui.

D ij

28' LE DROIT DU SEIGNEUR ,  
COLETTE.

Ah ! qu'un roman est beau !

ACANTE.

C'est la peinture

Du cœur humain , je crois , d'après nature.

COLETTE.

D'après nature. — Entre nous deux , ton cœur  
N'aime-t-il pas en secret Monseigneur ?

ACANTE.

Oh non , je n'ose ; & je sens la distance  
Qu'entre nous deux mit son rang , sa naissance.  
Crois-tu qu'on ait des sentimens si doux  
Pour ceux qui sont trop au dessus de nous ?  
A cette erreur trop de raison s'oppose.  
Non , je ne l'aime point ; mais il est cause  
Que l'ayant vû je ne peux à présent  
En aimer d'autre , & c'est un grand tourment.

COLETTE.

Mais de tous ceux qui le suivaient , ma bonne ,  
Aucun n'a-t-il cajolé ta personne ?  
J'avoûrai moi , que l'on m'en a conté.

ACANTE.

Un étourdi prit quelque liberté ;  
Il s'appellait le chevalier Gernance ;  
Son fier maintien , ses airs , son insolence ,  
Me révoltaient , loin de m'en imposer.  
Il fut surpris de se voir mépriser ;  
Et reprimant sa poursuite hardie ,  
Je lui fis voir combien la modestie  
Était plus fière , & pouvait d'un coup d'œil  
Faire trembler l'impudence & l'orgueil.  
Ce chevalier serait assez passable ,  
Et d'autres mœurs l'auraient pû rendre aimable.  
Ah ! la douceur est l'appas qui nous prend,  
Que Monseigneur , ô ciel ! est différent !

COLETTE.

Ce chevalier n'était donc guères sage ?

Ca, qui des deux te déplaît davanrage ,  
De Maturin , où de cet effronté ?

A C A N T E.

Oh Maturin ! — c'est sans difficulté.

C O L E T T E.

Mais Monseigneur est bon : il est le maître ;  
Pourrait-il pas te dépêtrer du traître ?  
Tu me parais si belle.

A C A N T E.

Hélas !

C O L E T T E.

Je crois

Que tu pouras mieux réussir que moi.

A C A N T E.

Est-il bien vrai qu'il arrive ?

C O L E T T E.

Sans doute ,

Car on le dit.

A C A N T E.

Penses-tu qu'il m'écoute ?

C O L E T T E.

J'en suis certaine , & je retiens ma part  
De ses bontés.

A C A N T E.

Nous le verrons trop tard ;

Il n'arrivera point ; on me fiance ,  
Tout est conclu , je suis sans espérance.  
Berthe est terrible en sa mauvaise humeur ;  
Maturin presse , & je meurs de douleur.

C O L E T T E.

Eh ! moque-toi de Berthe.

A C A N T E.

Hélas Dormène ,

Si je lui parle , entrera dans ma peine.  
Je vais prier Dormène de m'aider  
De son appui , qu'elle daigne accorder  
Aux malheureux : cette dame est si bonne !



30 LE DROIT DU SEIGNEUR,

Laure, surtout, cette vieille personne,  
Qui m'a souvent montré tant d'amitié,  
De moi, sans doute, aura quelque pitié,  
Me donnera des conseils.

COLETTE.

A notre âge,  
Il faut de bons amis, rien n'est plus sage.  
Tu trembles ?

ACANTE.

Oui.

COLETTE.

Par ces lieux détournés  
Viens avec moi.

---

SCENE IV.

ACANTE, COLETTE, BERTHE,  
DIGNANT, MATURIN.

BERTHE (*arrêtant Acante.*)

Quel chemin vous prenez !  
Etes-vous folle ? & quand on doit se rendre  
A son devoir, faut-il se faire attendre ?  
Quelle indolence ! & quel air de froideur !  
Vous me glacez : votre mauvaise humeur  
Jusqu'à la fin vous sera reprochée.  
On vous marie, & vous êtes fâchée !  
Hom l'idiot ! Allons, ça, Maturin,  
Soyez le maître, & donnez lui la main.

MATURIN (*approche sa main, & veut  
l'embrasser.*)

Ah ! pafsamdié . . . .

BERTHE.

Voyez la malhonnête !



Elle rechigne & détourne la tête !

ACANTE.

Pardon , mon père , hélas ! vous excusez  
Mon embarras , vous le favorisez ,  
Et vous sentez quelle douleur amère  
Je dois souffrir en quittant un tel père.

BERTHE.

Et rien pour moi ?

MATURIN.

Ni rien pour moi non plus ?

COLETTE.

Non , rien , méchant , tu n'auras qu'un refus.

MATURIN.

On me fiance.

COLETTE.

Et va , va , fiançailles

Assez souvent ne sont pas épousailles.

Laisse moi faire.

DIGNANT.

Eh ! qu'est-ce que j'entens ?

C'est un courier : c'est je pense un des gens

De Monseigneur ; oui , c'est le vieux Champagne.

## SCENE V.

Les Acteurs précédens , CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

Oui , nous avons terminé la campagne ,  
Nous avons sauvé Metz , mon maître & moi ,  
Et nous aurons la paix. Vive le Roi !  
Vive mon maître ! — il a bien du courage ,  
Mais il est trop sérieux pour son âge :  
J'en suis fâché. Je suis bien aise aussi ,

32. LE DROIT DU SEIGNEUR,

Mon vieux Dignant, de te trouver ici,  
Tu me parais en grande compagnie.

DIGNANT.

Oui, — vous ferez de la cérémonie.  
Nous marions Acante.

CHAMPAGNE.

Bon : tant mieux !

Nous danserons, nous serons tous joyeux.  
Ta fille est belle. — Ah ah, c'est toi, Colette,  
Ma chère enfant, ta fortune est donc faite,  
Maturin est ton mari ?

COLETTE.

Mon Dieu, non.

CHAMPAGNE.

Il fait fort mal.

COLETTE.

Le traître, le fripon,

Croit dans l'instant prendre Acante pour femme.

CHAMPAGNE.

Il fait fort bien ; je réponds sur mon ame,  
Que cet himen à mon maître agréra,  
Et que la nôce à ses frais se fera.

ACANTE.

Comment ! il vient ?

CHAMPAGNE.

Peut-être ce soir même.

DIGNANT.

Quoi ! ce Seigneur, ce bon maître que j'aime,  
Je puis le voir encor avant ma mort ?  
S'il est ainsi, je bénirai mon sort.

ACANTE.

Puisqu'il revient, permettez, mon cher père,  
De vous prier ( devant ma belle-mère )  
De vouloir bien ne rien précipiter  
Sans son aveu, sans l'oser consulter.  
C'est un devoir dont il faut qu'on s'acquitte,  
C'est un respect, sans doute, qu'il mérite.

MATURIN.

C O M E D I E.  
M A T U R I N.

13

Foin du respect !

D I G N A N T.

Votre avis est sensé ,  
Et comme vous en secret j'ai pensé.

M A T U R I N.

Et moi , l'ami , je pense le contraire.

C O L E T T E ( à Acante. )

Bon , tenez ferme.

M A T U R I N.

Est un sot qui diffère  
Je ne veux point soumettre mon honneur ,  
Si je le puis , à ce droit du Seigneur.

B E R T H E.

Eh ! pourquoi tant s'effaroucher : la chose  
Est bonne au fond , quoique le monde en cause ;  
Et nôtre honneur ne peut s'en tourmenter.  
J'en fis l'épreuve ; & je peux protester  
Qu'à mon devoir quand je me fus rendue ,  
On s'en alla dès l'instant qu'on m'eut vûe.

C O L E T T E.

Je le crois bien.

B E R T H E.

Cependant , la raison  
Doit conseiller de fuir l'occasion.  
Hâtons la nôce , & n'attendons personne.  
Préparez tout , mon mari , je l'ordonne.

M A T U R I N ( à Colette , en s'en allant. )

C'est très-bien dit : Eh bien , l'aurai-je enfin ?

C O L E T T E.

Non , tu ne l'auras pas , non , Maturin.

( Ils sortent. )

C H A M P A G N E.

Oh , oh , nos gens viennent en diligence.  
Eh quoi , déjà le Chevalier Gernance ?

B

SCENE VI.

LE CHEVALIER, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

**V**ous êtes fin , Monsieur le Chevalier ,  
Très à propos vous venez le premier.  
Dans tous vos faits votre beau talent brille,  
Vous vous doutez qu'on marie une fille ;  
Acante est belle , au moins.

LE CHEVALIER.

Eh oui vraiment ,

Je la connais ; j'apprends en arrivant  
Que Maturin se donne l'insolence  
De s'appliquer ce bijou d'importance ;  
Mon bon destin nous a fait accourir  
Pour y mettre ordre : il ne faut pas souffrir  
Qu'un riche rustre ait les tendres prémices  
D'une beauté qui ferait les délices  
Des plus hupés , & des plus délicats.  
Pour le Marquis , il ne se hâte pas ;  
C'est , je l'avoue , un grave personnage ,  
Pressé de rien , bien compassé , bien sage ,  
Et voyageant comme un ambassadeur.  
Parbleu , jouons un tour à la lenteur.  
Tiens , il me vient une bonne pensée ,  
C'est d'enlever *presto* la fiancée ,  
De la conduire en quelque vieux château ,  
Quelque mazure.

CHAMPAGNE.

Oui , le projet est beau.

LE CHEVALIER.

Un vieux château , vers la forêt prochaine ,

## COMEDIE.

38

Tout délabré , que possède Dormène ,  
Avec sa vieille . . . .

CHAMPAGNE.

Oui , c'est Laure , je crois.

LE CHEVALIER.

Oui.

CHAMPAGNE.

Cette vieille était jeune autrefois ,  
Je m'en souviens : votre étourdi de père  
Eut avec elle une certaine affaire  
Où chacun d'eux fit un mauvais marché.  
Ma foi , c'était un maître débauché ,  
Tout comme vous , buvant , aimant les belles ,  
Les enlevant , & puis se moquant d'elles.  
Il mangea tout , & ne vous laissa rien.

LE CHEVALIER.

J'ai le Marquis , & c'est avoir du bien.  
Sans nul souci je vis de ses largesses.  
Je n'aime point l'embarras des richesses.  
Bst riche assez qui fait toujours jouir.  
Le premier bien , croi-moi , c'est le plaisir.

CHAMPAGNE.

Et que ne prenez-vous cette Dormène ?  
Bien plus qu'Acante elle en vaudrait la peine ;  
Elle est très-fraîche , elle est de qualité ;  
Cela convient à votre dignité.  
Laissez pour nous les filles du village.

LE CHEVALIER.

Vraiment Dormène est un très-doux partage ;  
C'est très-bien dit. Je crois que j'eus un jour ,  
S'il m'en souvient , pour elle un peu d'amour.  
Mais entre nous , elle sent trop sa dame.  
On ne pourrait en faire que sa femme.  
Elle est bien pauvre , & je le suis aussi ;  
Et pour l'himen j'ai fort peu de souci.  
Mon cher Champagne , il me faut une Acante ;  
Cette conquête est beaucoup plus plaisante.

E ij

36 LE DROIT DU SEIGNEUR ,

Oui, cette Acante aujourd'hui m'a piqué.  
Je me sentis l'an passé provoqué  
Par ses refus, par sa petite mine.  
J'aime à domter cette pudeur mutine.  
J'ai deux coquins, qui font trois avec toi,  
Déterminés, alertes comme moi ;  
Nous tiendrons prêt à cent pas un carosse,  
Et nous fondrons tous quatre sur la nôce.  
Cela sera plaissant; j'en ris déjà.

CHAMPAGNE.

Mais croyez-vous que Monseigneur rira

LE CHEVALIER.

Il faudra bien qu'il rie, & que Dormène  
En rie encor, quoique prude & hautaine ;  
Et je prétens que Laure en rie aussi.  
Je viens de voir à cinq cent pas d'ici  
Dormène & Laure en très-mince équipage,  
Qui s'en allaient vers le prochain village,  
Chez quelque vieille. — Il faut prendre ce tems.

CHAMPAGNE.

C'est bien pensé ; mais vos déportemens  
Sont dangereux, je crois, pour ma personne.

LE CHEVALIER.

Bon ! l'on se fâche, on s'apaise, on pardonne.  
Tous les gens gais ont le don merveilleux  
De mettre en train tous les gens sérieux,

CHAMPAGNE.

Fort bien.

LE CHEVALIER.

L'esprit le plus atrabilaire  
Est subjugué quand on cherche à lui plaire.  
On s'épouvante, on crie, on fuit d'abord,  
Et puis l'on soupe, & puis l'on est d'accord.

CHAMPAGNE.

On ne peut mieux ; mais votre belle Acante  
Est bien revêche.

COMEDIE. 37  
LE CHEVALIER.

Et c'est ce qui m'enchanté.

La résistance est un charme de plus,  
Et j'aime assez une heure de refus.  
Comment souffrir la stupide innocence  
D'un sot tendron faisant la révérence,  
Baissant les yeux, muette à mon aspect,  
Et recevant mes faveurs par respect ?  
Mon cher Champagne, à mon dernier voyage,  
D'Acante ici j'éprouvai le courage.  
Va, sous mes loix je la ferai plier.  
Rentre pour moi dans ton premier métier,  
Sois mon trompette, & sonne les alarmes.  
Point de quartier, marchons, alerte, aux armes,  
Vite.

CHAMPAGNE.

Je crois que nous sommes trahis ;  
C'est du secours qui vient aux ennemis ;  
J'entens grand bruit, c'est Monseigneur.

LE CHEVALIER.

N'importe :

Sois prêt ce soir à me servir d'escorte.

*Fin du second Acte.*

---

---

ACTE III.

SCENE I.

LE MARQUIS, le Chevalier  
GERNANCE.

LE MARQUIS.

**C**Her Chevalier, que mon cœur est en paix !



### 38 LE DROIT DU SEIGNEUR,

Que mes regards sont ici satisfaits !  
Que ce château qu'ont habité nos pères ,  
Que ces forêts , ces plaines me sont chères !  
Que je voudrais oublier pour toujours  
L'illusion , les manèges des cours !  
Tous ces grands riens , ces pompeuses chimères ,  
Ces vanités , ces ombres passagères ,  
Au fond du cœur laissent un vuide affreux.  
C'est avec nous que nous sommes heureux.  
Dans ce grand monde où chacun veut paraître ,  
On est esclave , & chez moi je suis maître.  
Que je voudrais que vous eussiez mon goût !

#### LE CHEVALIER.

Eh oui , l'on peut se réjouir partout ,  
En garnison , à la cour , à la guerre ,  
Longtems en ville , & huit jours dans la terre.

#### LE MARQUIS.

Que vous & moi nous sommes différens !

#### LE CHEVALIER.

Nous changerons peut-être avec le tems.  
En attendant vous savez qu'on apprête  
Pour ce jour-même une très-belle fête ?  
C'est une nôce.

#### LE MARQUIS.

Oui , Maturin vraiment  
Fait un beau choix , & mon contentement  
Est tout acquis à ce doux mariage.  
L'époux est riche , & la maitresse est sage ;  
C'est un bonheur bien digne de mes vœux ,  
En arrivant de faire deux heureux.

#### LE CHEVALIER.

Acante encor en peut faire un troisième.

#### LE MARQUIS.

Je vous reconnais là , toujours vous-même.  
Mon cher parent , vous m'avez fait cent fois  
Trembler pour vous par vos galants exploits.  
Tout peut passer dans des villes de guerre ;



Mais nous devons l'exemple dans ma terre.

LE CHEVALIER.

L'exemple du plaisir apparemment ?

LE MARQUIS.

Au moins, mon cher, que ce soit prudemment ;

Daignez en croire un parent qui vous aime ;

Si vous n'avez du respect pour vous-même,

Quelque grand nom que vous puissiez porter,

Vous ne pourrez vous faire respecter.

Je ne suis pas difficile & sévère,

Mais entre nous songez que votre père,

Pour avoir pris le train que vous prenez,

Se vit au rang des plus infortunés,

Perdit ses biens, languit dans la misère,

Fit de douleur expirer votre mère,

Et près d'ici mourut assassiné.

J'étais enfant ; son sort infortuné

Fut à mon cœur une leçon terrible,

Qui se grava dans mon âme sensible.

Utilement témoin de ses malheurs,

Je m'instruisais en répandant des pleurs.

Si comme moi cette fin déplorable

Vous eût frappé, vous seriez raisonnable.

LE CHEVALIER.

Oui, je veux l'être un jour, c'est mon dessein ;

J'y pense quelquefois, mais c'est en vain ;

Mon feu m'emporte.

LE MARQUIS.

Eh bien, je vous présage

Que vous serez las du libertinage.

LE CHEVALIER.

Je le voudrais ; mais on fait comme on peut.

Ma foi, n'est pas raisonnable qui veut.

LE MARQUIS.

Vous vous trompez, on est un peu son maître ;

J'en fis l'épreuve, est sage qui veut l'être ;

Et croyez-moi ; cette Acante, entre nous,

40 LE DROIT DU SEIGNEUR ,

Eut des attraits pour moi comme pour vous :  
Mais ma raison ne pouvait me permettre  
Un fol amour qui m'allait compromettre.  
Je rejetai ce désir passager ,  
Dont la poursuite aurait pû m'affliger ,  
Dont le succès eût perdu cette fille ,  
Eût fait sa honte aux yeux de sa famille ,  
Et l'eût privée à jamais d'un époux.

LE CHEVALIER.

Je ne suis pas si timide que vous.  
La même pâte , il faut que j'en convienne ,  
N'a point pâtri votre branche & la mienne.  
Quoi , vous pensez être dans tous les tems  
Maître absolu de vos yeux , de vos sens ?

LE MARQUIS.

Eh ! pourquoi non ?

LE CHEVALIER.

Très-fort je vous respecte ,  
Mais la sagesse est tant soit peu suspecte.  
Les plus prudens se laissent captiver ,  
Et le vrai sage est encor à trouver.  
Craignez surtout le titre ridicule  
De philosophe.

LE MARQUIS.

O l'étrange scrupule !

Ce noble nom , ce nom tant combattu ,  
Que veut-il dire ? amour de la vertu.  
Le fat en raille avec étourderie ,  
Le sot le craint , le fripon le décrie ;  
L'homme de bien dédaigne les propos  
Des étourdis , des fripons & des sots ;  
Et ce n'est pas sur les discours du monde  
Que le bonheur & la vertu se fonde.  
Ecoutez-moi. Je suis las aujourd'hui  
Du train des cours où l'on vit pour autrui ;  
Et j'ai pensé , pour vivre à la campagne ,  
Pour être heureux , qu'il faut une compagne.

J'ai

COMÉDIE 41

J'ai le projet de m'établir ici,  
Et je voudrais vous marier aussi.

LE CHEVALIER.

Très-humble serviteur.

LE MARQUIS.

Ma fantaisie

N'est pas de prendre une jeune étourdie.

LE CHEVALIER.

L'étourderie a du bon.

LE MARQUIS.

Je voudrais

Un esprit doux, plus que de doux traits.

LE CHEVALIER.

J'aimerais mieux le dernier.

LE MARQUIS.

La jeunesse,

Les agréments n'ont rien qui m'intéresse.

LE CHEVALIER.

Tant pis.

LE MARQUIS.

Je veux affermir ma maison

Par un hymen qui soit tout de raison.

LE CHEVALIER.

Oui, tout d'ennui.

LE MARQUIS.

J'ai pensé que Dormène

Serait très-propre à former cette chaîne.

LE CHEVALIER.

Notre Dormène est bien pauvre.

LE MARQUIS.

Tant mieux.

C'est un bonheur si pur, si précieux,  
De relever l'indigente noblesse,  
De préférer l'honneur à la richesse !  
C'est l'honneur seul qui chez nous doit former  
Tout notre sang : lui seul doit animer  
Ce sang reçu de nos braves ancêtres,

F

42 LE DROIT DU SEIGNEUR,  
Qui dans les camps doit couler pour ses maîtres.

LE CHEVALIER.

Je pense ainsi : les Français libertins  
Sont gens d'honneur. Mais dans vos beaux desseins,  
Vous avez donc , malgré votre réserve ,  
Un peu d'amour ?

LE MARQUIS.

Qui , moi ? Dieu m'en préserve ?  
Il faut savoir être maître chez soi ;  
Et si j'aimais , je recevrais la loi.  
Se marier par amour , c'est folie.

LE CHEVALIER.

Ma foi , Marquis , votre philosophie  
Me parait toute à rebours du bon sens.  
Pour moi , je crois au pouvoir de nos sens ,  
Je les consulte en tout ; & j'imagine  
Que tous ces gens si graves par la mine ,  
Pleins de morale & de réflexions ,  
Sont destinés aux grandes passions.  
Les étourdis esquivent l'esclavage ,  
Mais un coup d'œil peut subjuguier un sage.

LE MARQUIS.

Soit ; nous verrons.

LE CHEVALIER.

Voici d'autres époux ;  
Voici la nôce ; allons , égayons-nous.  
C'est Maturin , c'est la gentille Acante ,  
C'est le vieux père , & la mère , & la tante ,  
C'est le Baillif , Colette & tout le bourg.



SCENE II.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LE  
BAILLIF *à la tête des habitans.*

LE MARQUIS.

J'En suis touché. — Bon jour, enfans, bon jour.

LE BAILLIF.

Nous venons tous avec conjouissance —  
Nous présenter devant votre Excellence,  
Comme les Grecs jadis devant Cyrus ; —  
Comme les Grecs.

LE MARQUIS.

*Les Grecs sont superflus.*

Je suis Picard ; je revois avec joye  
Tous mes vassaux.

LE BAILLIF.

*Les Grecs de qui la proie...*

LE CHEVALIER.

Ah finissez ! — Notre gros Maturin,  
La belle Acante est votre proie enfin ?

MATURIN.

Ouida, Monsieur, la fiançaille est faite,  
Et nous prions que Monseigneur permette  
Qu'on nous finisse.

GOLETTE.

Oh tu ne l'auras pas :

Je te le dis, tu me demeureras.

Oui, Monseigneur, vous me rendrez justice ;  
Vous ne souffrirez pas qu'il me trahisse ;  
Il m'a promis...

MATURIN.

Bon, j'ai promis en l'air.

F ij

44 LE DROIT DU SEIGNEUR,

LE MARQUIS.

Il faut, Bailli, élever la chose au clair.

A-t-il promis ?

LE BAILLI.

La chose est constatée.

Colette est folle, & je l'ai débordée.

COLETTE.

Ça n'y fait rien, & Monseigneur saura  
Qu'on force Acante à ce beau marché là,  
Qu'on la maltraite, & qu'on la violente  
Pour épouser.

LE MARQUIS.

Eh vrai, belle Acante ?

ACANTE.

Je dois d'un père avec raison chéri  
Suivre les loix ; il me donne un mari.

MATURIN.

Vous voyez bien qu'en effet elle m'aime,

LE MARQUIS.

Sa réponse est d'une prudence extrême ;  
Eh bien chez moi la nôce se fera.

LE CHEVALIER.

Bon, bon, tant mieux.

LE MARQUIS (à Acante.)

Votre père verra

Que j'aime en lui la probité, le zèle,  
Et les travaux d'un serviteur fidèle.  
Votre sagesse à mes yeux satisfaits  
Augmente encor le prix de vos attraits.  
Comptez, amis, qu'en faveur de la fille  
Je prendrai soin de toute la famille.

COLETTE.

Et de moi donc ?

LE MARQUIS.

De vous, Colette, aussi.

Cher Chevalier, rétroissons-nous d'ici ;  
Ne troublons point leur naïve allégresse.



COMEDIE

45

LE BAILLIF.

Et votre droit, Monseigneur, le temps presse.

MATURIN.

Quel chien de droit ! Ah me voilà perdu.

COLETTE.

Va, tu verras.

M. BERTHE.

Maturin, que trains-tu ?

LE MARQUIS.

Vous aurez soin, Baillif, en homme sage ;

D'arranger tout suivant l'antique usage ;

D'un si beau droit je veux m'autoriser

Avec décence, & n'en point abuser.

LE CHEVALIER.

Ah quel Caton ! mais mon Caton, je pense,

La suit des yeux, & non sans complaisance ;

Mon cher cousin.

LE MARQUIS.

Eh bien ?

LE CHEVALIER.

Gageons tous deux

Que vous allez devenir amoureux.

LE MARQUIS.

Moi ! mon cousin !

LE CHEVALIER.

Oui, vous.

LE MARQUIS.

L'extravagance !

LE CHEVALIER.

Vous le ferez, j'en ris déjà d'avance.

Gageons, vous dis-je, une discrétion.

LE MARQUIS.

Soit.

LE CHEVALIER.

Vous perdrez.

LE MARQUIS.

Soyez bien sûr que non.



SCENE III.

LE BAILLIF, les autres Acteurs.

MATURIN.

Que disent-ils ?

LE BAILLIF.

Ils disent que sur l'heure

Chacun s'en aille & qu'Acante demeure.

MATURIN.

Moi, que je sorte ?

LE BAILLIF.

Oui sans doute.

COLETTE.

Oui, fripon.

Oh ! nous aimons la loi, nous.

MATURIN. (*au Baillif.*)

Mais doit-on ? ...

Mad. BERTHE.

Eh quoi, benet ; te voilà bien à plaindre !

DIGNANT.

Allez, d'Acante on n'aura rien à craindre.

Trop de vertu règne au fond de son cœur,

Et notre maître est tout rempli d'honneur,

(*à Acante.*)

Quand près de vous il daignera se rendre,

Quand sans témoin il pourra vous entendre,

Remettez lui ce paquet cacheté, (*lui donnant des papiers cachetés.*)

C'est un devoir de votre piété,

N'y manquez pas — ô fille toujours chère ! —

Embrassez-moi.

COMEDIE. 47  
ACANTE.

Tous vos ordres, mon père,  
Seront suivis, ils sont pour moi sacrés ;  
Je vous dois tout. — D'où vient que vous pleurez ?

DIGNANT.

Ah ! je le dois ; — de vous je me sépare,  
C'est pour jamais : mais si le ciel avare,  
Qui m'a toujours refusé ses bienfaits,  
Pouvait sur vous les verser désormais,  
Si votre sort est digne de vos charmes,  
Ma chère enfant, je dois sécher mes larmes.

M. BERTHE.

Marchons, marchons, tous ces beaux compliments  
Sont pauvretés qui font perdre du tems.  
Venez, Colette.

COLETTE (à Acante.)

Adieu, ma chère amie,  
Je recommande à votre prud'homme  
Mon Maturin ; vengez-moi des ingrats.

ACANTE.

Le cœur me bat ; — que deviendrai-je, hélas !

SCENE IV.

LE BAILLIF, MATURIN, ACANTE.

MATURIN.

Je n'aime point cette cérémonie,  
Maître Baillif, c'est une tyrannie.

LE BAILLIF.

C'est la condition, *sine qua non*.

MATURIN.

*Sine qua non* ; quel diable de jargon !  
Merbleu ma femme est à moi.

48 LE DROIT DU SEIGNEUR,  
LE BAILLIF.

Pas encore :  
Il faut premier que Monseigneur honore  
D'un entretien, selon les nobles us  
En ce châtel de tous les jours reçus.

MATURIN.

Ces maudits ne quels sont-ils ?

LE BAILLIF.

L'épouse

Sur une chaise est sagement placée ;  
Puis Monseigneur dans un fauteuil à bras,  
Vient vis-à-vis se camper à six pas.

MATURIN.

Quoi, pas plus loin ?

LE BAILLIF.

C'est la règle.

MATURIN.

Allons passe

Et puis après ?

LE BAILLIF.

Monseigneur, avec grace

Fait un présent de bijoux, de rubans,  
Comme il lui plait.

MATURIN.

Passe pour des présents.

LE BAILLIF.

Puis il lui parle, il vous la considère,  
Il examine à fond son caractère ;  
Puis il l'exhorte à la vertu.

MATURIN.

Fort bien ;

Et quand finit s'il vous plaît l'entretien ?

LE BAILLIF.

Expressément la loi veut qu'on demeure  
Pour l'exhorter l'espace d'un quart d'heure.

MATURIN.

Un quart d'heure est beaucoup : & le mari

Peut-

Pour-il au moins se tenir près d'ici ,  
Pour écouter la femme ?

LE BAILLIF.

La loi porte ,  
Que s'il oſait ſe tenir à la porte ,  
Se préſenter avant le tems marqué ,  
Faire du bruit , ſe tenir pour choqué ,  
S'émanciper à ſorſes pareilles ,  
On fait couper ſur le champ ſes oreilles.

MATURIN.

La belle loi ! les beaux droits que voilà !  
Et ma moitié ne dit mot à cela ?

ACANTE.

Moi j'obéis , & je n'ai rien à dire.

LE BAILLIF.

Déniche , il faut qu'un mari ſe retire ;  
Pour de raiſons.

MATURIN (*ſortant.*)

Ma femme heureuſement  
N'a point d'eſprit , & ſon air innocent ,  
Sa converſation ne plaira guère.

LE BAILLIF.

Veux-tu partir ?

MATURIN.

Adieu donc , ma très-chère ;  
Songe ſurtout au pauvre Maturin ,  
Ton fiancé.

(*il ſort.*)

ACANTE.

J'y ſonge avec chagrin.  
Quelle ſera cette étrange entrevûe ?  
La peur me prend , je ſuis toute éperdue.

LE BAILLIF.

Aſſieez-vous ; attendez en ce lieu.  
Un maître aimable & vertueux. Adieu.

G

## SCENE V.

ACANTE *seule.*

**I**L est aimable ; — ah ! je le fais sans doute ;  
 Pourrai-je hélas ! mériter qu'il m'écoute ?  
 Entrera-t-il dans mes vrais intérêts ,  
 Dans mes chagrins , & dans mes torts secrets ?  
 Il me croira du moins fort imprudente ,  
 De refuser le sort qu'on me présente ;  
 Un mari riche , un état assuré.  
 Je le prévois , je ne remporterai  
 Que des refus , avec bien peu d'estime ;  
 Je vais déplaire à ce cœur magnanime ;  
 Et si mon ame avoit osé former  
 Quelque souhait , c'est qu'il pût m'estimer.  
 Mais pourra-t-il me blâmer de me rendre  
 Chez cette Dame & si noble & si tendre ,  
 Qui fuit le monde , & qu'en ce triste jour  
 J'implorerai pour le fuir à mon tour ? —  
 Où suis-je ? — on ouvre ! — à peine j'envisage  
 Celui qui vient , — je ne vois qu'un masque.

## SCENE VI.

LE MARQUIS , ACANTE.

LE MARQUIS.

**A**ssiez-vous. Lors qu'ici je vous vois ,  
 C'est le plus beau , le plus cher de mes droits.  
 J'ai commandé qu'on porte à votre père

# COMEDIE.

51

Les faibles dons qu'il convient de vous faire ;  
Ils paraîtront bien indignes de vous.

ACANTE (*s'asseyant.*)

Trop de bontés se répandent sur nous ,  
J'en suis confuse ; & ma reconnaissance  
N'a pas besoin de tant de bienfaisance ;  
Mais avant tout il est de mon devoir  
De vous prier de daigner recevoir  
Ces vieux papiers que mon père présente  
Très-humblement.

LE MARQUIS (*les mettant dans sa poche.*)

Donnez les , belle Acante ,  
Je les lirai ; c'est sans doute un détail  
De mes forêts : les soins & son travail  
M'ont toujours plu ; j'aurai de sa vieillesse  
Les plus grands soins ; comptez sur ma promesse.  
Mais est-il vrai qu'il vous donne un époux  
Qui vous causant d'invincibles dégouts ,  
De votre hymen rend la chaîne odieuse ?  
J'en suis fâché. — Vous deviez être heureuse.

ACANTE.

Ah ! je le suis un moment , Monseigneur ,  
En vous parlant , en vous ouvrant mon cœur ;  
Mais tant d'audace est-elle ici permise ?

LE MARQUIS.

Ne craignez rien ; parlez avec franchise ;  
Tous vos secrets seront en sûreté.

ACANTE.

Qui douterait de votre probité ?  
Pardonnez donc à ma plainte importune.  
Ce mariage aurait fait ma fortune ,  
Je le fais bien , & j'aurais surtout  
Que c'est trop tard expliquer mon dégout ;  
Que dans les champs élevée & nourrie ,  
Je ne dois point dédaigner une vie  
Qui sous vos loix me retient pour jamais ,  
Et qui m'est chère enoor par vos bienfaits.

G ij



§ 2 LE DROIT DU SEIGNEUR,

Mais après tout , Maturin , le village ,  
Ces païsans , leurs mœurs , & leur langage ,  
Ne m'ont jamais inspiré tant d'horreur ;  
De mon esprit c'est une injuste erreur ;  
Je la combats , mais elle a l'avantage.  
En frémissant je fais ce mariage ,

LE MARQUIS [ *approchant son fauteuil.* ]  
Mais vous n'avez pas tort.

A C A N T E ( *à genoux.* )

J'ose à genoux

Vous demander , non pas un autre époux ,  
Non d'autres nœuds , tous me seraient horribles ,  
Mais que je puisse avoir des jours paisibles ;  
Le premier bien serait votre bonté ,  
Et le second de tous la liberté.

LE MARQUIS ( *la relevant avec empressement.* )

Eh ! relevez-vous donc. — Que tout m'étonne  
Dans vos desseins , & dans votre personne ,

( *Ils s'approchent.* )

Dans vos discours si nobles , si touchans ,  
Qui ne sont point le langage des champs !  
Je l'avourai , vous ne paraissez faire  
Pour Maturin , ni pour cette retraite.  
D'où tenez-vous , dans ce séjour obscur ,  
Un ton si noble , un langage si pur ?  
Partout on a de l'esprit ; c'est l'ouvrage  
De la nature , & c'est votre partage :  
Mais l'esprit seul sans éducation  
N'a jamais eu ni ce tour , ni ce ton ,  
Qui me surprend , — je dis plus , qui m'enchant.

A C A N T E.

Ah ! que pour moi votre ame est indulgente !  
Comme mon sort , mon esprit est borné.  
Moins on attend , plus on est étonné.  
Un peu de soins , peut-être , & de lecture ,  
Ont pu dans moi corriger la nature ;  
C'est vous surtout , vous qui dans ce moment



# COMEDIE.

53

Formez en moi l'esprit , le sentiment ,  
Qui m'élevez , qui dans moi faites naître  
L'ambition d'imiter un tel maître.

LE MARQUIS.

Je n'y tiens plus ; son mérite inoui  
M'a plus encor pénétré qu'ébloui.  
Quoi , dans ces lieux la nature bizarre  
Aura voulu mettre une fleur si rare ,  
Et le destin veut ailleurs l'enterrer !  
Non , belle Acante , il vous faut demeurer.

( il s'approche. )

ACANTE.

Pour épouser Maturin ?

LE MARQUIS.

Sa personne

Mérite peu la femme qu'on lui donne ,  
Je l'avourai.

ACANTE.

Mon père quelquefois

Me conduisit au-delà de vos bois ,  
Chez une Dame aimable & retirée ,  
Pauvre , il est vrai , mais noble & réverée ,  
Pleine d'esprit , de sentimens d'honneur ;  
Elle daigne m'aimer : votre faveur,  
Vôtre bonté peut me placer près d'elle.  
Ma belle-mère est avare & cruelle ,  
Elle me hait , & je hais malgré moi  
Ce Maturin qui compte sur ma foi.  
Voilà mon sort , vous en êtes le maître.  
Je ne serai point heureuse peut-être ;  
Je souffrirai , mais je souffrirai moins ,  
En devant tout à vos généreux soins.  
Protégez-moi , croyez qu'en ma retraite  
Je resterai toujours votre sujette.

LE MARQUIS.

Tout me surprend. Dites-moi , s'il vous plaît ;  
Celle qui prend à vous tant d'intérêt ,

54 LE DROIT DU SEIGNEUR,  
Qui vous chérit, ayant su vous connaître,  
Serait-ce point Dormène ?

ACANTE.

Oui.

LE MARQUIS.

Mais peut-être —

Il est aisé d'ajuster tout cela.

Oui — votre idée est très-bonne — oui, voilà

Un vrai moyen de rompre avec décence —

Ce sot himen, cette indigne alliance.

J'ai des projets : — en un mot, voulez-vous

Près de Dormène un destin noble & doux ?

ACANTE.

J'aimerais mieux la servir, servir Laure,

Laure si bonne, & qu'à jamais j'honore,

Manquer de tout, goûter dans leur séjour

Le seul bonheur de vous faire ma cour,

Que d'accepter la richesse importune

De tout mari qui ferait ma fortune.

LE MARQUIS.

Acante, allez, — vous pénétrez mon cœur ;

Oui, vous pouvez, Acante, avec honneur

Vivre auprès d'elle, — & dans mon château même.

ACANTE.

Auprès de vous ! ah ciel !

LE MARQUIS (*s'approche un peu.*)

Elle vous aime,

Elle a raison. — J'ai, vous dis-je, un projet,

Mais je ne fais s'il aura son effet.

Et cependant vous voilà fiancée,

Et votre chaîne est déjà commencée,

La nôce prête, & le contrat signé.

Le ciel voulut que je fusse éloigné,

Lorsqu'en ces lieux on parait la victime ;

J'arrive tard, & je m'en fais un crime.

ACANTE.

Quoi ! vous daignez me plaindre ? ah qu'à mes yeux

Mon mariage en est plus odieux !  
Qu'il le devienne chaque instant davantage !

LE MARQUIS (*ils s'approchent.*)  
Mais après tout, puisque de l'esclavage  
(*Il s'approche.*)

Avec décence on pourra vous tirer. . . .

ACANTE (*s'approchant un peu.*)  
Ah ! le voudriez-vous ?

LE MARQUIS.

J'ose espérer. . . .

Que vos parens, la raison, la loi même,  
Et plus encor votre mérite extrême. . . .

(*Il s'approche encor.*)

Oui, cet hymen est trop mal assorti.

(*Elle s'approche.*)

Mais. . . le tems presse, il faut prendre un parti.  
Ecoutez-moi. . . .

(*Ils se trouvent tous près l'un de l'autre.*)

ACANTE.

Juste ciel ! si j'écoute !

## SCENE VII.

LE MARQUIS, ACANTE, LE BAILLIÉ,  
MATURIN.

MATURIN (*Entrant brusquement.*)

J E crains, ma foi, que l'on ne me déboute,  
Entrons ; entrons, le quart d'heure est fini.

ACANTE.

Eh quoi ! si tôt ?

LE MARQUIS (*riant à moitié.*)

Mais vrai, mon ami.

56 LE DROIT DU SEIGNEUR,  
MATURIN.

Maître Baillif, ces sièges sont bien proches,  
Est-ce encor un des droits?

LE BAILLIF.

Point de reproches,

Mais du respect.

MATURIN.

Mon Dieu! nous en aurons?

Mais aurons-nous ma femme?

LE MARQUIS.

Nous verrons.

Eh!

(il sonne)

UN DOMESTIQUE.

Monseigneur!

LE MARQUIS.

Que l'on remène Acante

Chez ses parens,

MATURIN.

Ouais! ceci me tourmente.

ACANTE (s'en allant.)

Ciel! pren pitié de mes secrets ennuis.

LE MARQUIS (sortant d'un autre côté.)

Sortons, cachons le désordre où je suis.

Ah! que j'ai peur de perdre la gageure!

---

## SCENE VIII.

MATURIN, LE BAILLIF.

MATURIN.

**D**Is-moi, Baillif, ce que cela figure?  
Notre Seigneur est sorti bien fournois;

11

Il me parlait poliment autrefois ;  
 J'aimais assez ses honnêtes manières ,  
 Et même à cœur il prenait mes affaires ;  
 Je me marie — il s'en va tout pensif !

LE BAILLIF.

C'est qu'il pense beaucoup.

MATURIN.

Maître Baillif,

Je pense aussi. Ce , *nous verrons* , m'assomme ;  
 Quand on est prêt , *nous verrons* ! Ah quel homme !  
 Que je fis mal , ô ciel ! quand je naquis  
 Chez mes parens de naître en ce país !  
 J'aurais bien dû choisir quelque village ,  
 Où j'aurais pû contracter mariage  
 Tout uniment , comme cela se doit ,  
 A mon plaisir , sans qu'un autre eût le droit  
 De disposer de moi-même à mon âge ,  
 Et de fourer son nez dans mon ménage !

LE BAILLIF.

C'est pour ton bien.

MATURIN.

Mon ami Baillival ,

Pour notre bien on nous fait bien du mal.

*Fin du troisième Acte.*



## ACTE IV.

## SCENE I.

LE MARQUIS seul.

**N** On, je ne perdrai point cette gageure.  
 Amoureux ! moi ! quel conte ! ah je m'affure  
 Que sur soi-même on garde un plein pouvoir ;  
 Pour être sage , on n'a qu'à le vouloir.  
 Il est bien vrai qu'Acante est assez belle. . . .  
 Et de la grâce ! ah ! nul n'en a plus qu'elle , —  
 Et de l'esprit ! — quoi , dans le fond des bois !  
 Pour avoir vû Dormène quelquefois ,  
 Que de progrès ! qu'il faut peu de culture  
 Pour seconder les dons de la nature !  
 J'estime Acante : oui , je dois l'estimer ;  
 Mais , grace au Ciel , je suis très-loin d'aimer.

( *Il s'assied à une table.* )

Ah ! respirons. Voyons, sur toute chose ,  
 Quel plan de vie enfin je me propose. —  
 De ne dépendre en ces lieux que de moi ,  
 De n'en sortir que pour servir mon Roi ,  
 De m'attacher , par un sage himenée ,  
 Une compagne agréable & bien née ,  
 Pauvre de bien , mais riche de vertu ,  
 Dont la noblesse , & le sort abatu ,  
 A mes bienfaits doivent des jours prospères :  
 Dormène seule a tous ces caractères ;  
 Le Ciel pour moi la réserve aujourd'hui.  
 Allons la voir : — d'abord écrivons lui  
 Un compliment : — mais que puis-je lui dire ?

Acante est là \* qui m'empêche d'écrire ;

\* *En se cognant le front avec la main.*

Où je la vois ; comment la fuir ? par où ?

( *il se relève.* )

Qui se croit sage, ô ciel ! est un grand fou.

Achevons donc. — Je me vaincrai sans doute.

( *il finit sa lettre.* )

Hola ! quelqu'un. — Je fais bien qu'il en coute.

## SCENE II.

LE MARQUIS, un Domestique.

LE MARQUIS.

Tenez, portez cette lettre à l'instant.

LE DOMESTIQUE.

Où ?

LE MARQUIS.

Chez Acante.

LE DOMESTIQUE.

Acante ? mais vraiment . . .

LE MARQUIS.

Je n'ai point dit Acante, c'est Dormène  
A qui j'écris : — on a bien de la peine  
Avec les gens . . . tout le monde en ces lieux  
Parle d'Acante ; & l'oreille & les yeux  
Sont remplis d'elle, & brouillent ma mémoire.



SCENE III.

LE MARQUIS, DIGNANT, Madame  
BERTHE, MATURIN.

MATURIN.

AH ! voici bien pardienne une autre histoire !

LE MARQUIS.

Quoi ?

MATURIN.

Pour le coup c'est le droit du seigneur ;  
On m'a volé ma femme.

Mad. BERTHE.

Oui, votre honneur

Sera honteux de cette vilenie ;  
Et je n'aurais pas cru cette infamie  
D'un grand seigneur, si bon, si libéral.

LE MARQUIS.

Comment ? qu'est-il arrivé ?

Mad. BERTHE.

Bien du mal.

MATURIN.

Vous le savez comme moi.

LE MARQUIS.

Parle, traître,

Parle.

MATURIN.

Fort bien, vous vous fâchez, mon maître ;  
Oh c'est à moi d'être fâché.

LE MARQUIS.

Comment ?

Explique toi.

## MATURIN.

C'est un enlèvement.

Savez-vous pas qu'à peine chez son père  
Elle arrivait pour finir notre affaire ,  
Quatre coquins , alertes , bien tournés ,  
Effrontément me l'ont prise à mon nez ,  
Tout en riant , & vite l'ont conduite  
Je ne fais où.

## LE MARQUIS.

Qu'on aille à leur poursuite. —

Hola ! quelqu'un ; — ne perdez point de tems ;  
Allez , courez , que mes gardes , mes gens  
De tous côtés marchent en diligence.  
Volez , vous dis-je , & s'il faut ma présence ,  
J'irai moi-même.

BERTHE (*Berthe à son mari.*)

Il parle tout de bon ,

Et l'on croirait , mon cher , à la façon  
Dont Monseigneur regarde cette injure ,  
Que c'est à lui qu'on a pris sa future.

## LE MARQUIS.

Et vous son père , & vous qui l'aimiez tant ,  
Vous qui perdez une si chère enfant ,  
Un tel trésor , un cœur noble , un cœur tendre ,  
Avez-vous pu souffrir , sans la défendre ,  
Que de vos bras on osât l'arracher ?  
Un tel malheur semble peu vous toucher.  
Que devient donc l'amitié paternelle ?  
Vous m'étonnez.

## DIGNANT.

Tout mon cœur est pour elle ,  
C'est mon devoir ; & j'ai dû pressentir  
Que par votre ordre on la faisait partir.

## LE MARQUIS.

Par mon ordre ?

## DIGNANT.

Oui.

62 LE DROIT DU SEIGNEUR,  
LE MARQUIS.

Quelle injure nouvelle !

Tous ces gens-ci perdent-ils la cervelle ?  
Allez-vous-en , laissez moi , sortez tous.  
Ah ! s'il se peut , modérons mon courroux. —  
Non , vous , restez.

MATURIN.

Qui ? moi ?

LE MARQUIS ( *à Dignant.* )  
Non , vous , vous dis-je.

---

SCENE IV.

LE MARQUIS *sur le Devant* , DIGNANT  
*au fond.*

LE MARQUIS.

J È vois d'où part l'attentat qui m'afflige.  
Le chevalier m'avait presque promis  
De se porter à des coups si hardis.  
Il croit au fond que cette gentillesse  
Est pardonnable au feu de sa jeunesse.  
Il ne fait pas combien j'en suis choqué ,  
A quel excès ce fou là m'a manqué ,  
Jusqu'à quel point son procédé m'offense.  
Il deshonore , il trahit l'innocence ;  
Il perd Acante : & pour percer mon cœur ,  
Je n'ai passé que pour son ravisseur !  
Un étourdi , que la débauche anime ,  
Me fait porter la peine de son crime !  
Voilà le prix de mon affection  
Pour un parent indigne de mon nom !  
Il est paitri des vices de son père ,  
Il a ses traits , ses mœurs , son caractère ;

Il périra malheureux comme lui.  
Je le renonce , & je veux qu'aujourd'hui  
Il soit puni de tant d'extravagance.

DIGNANT.

Puis-je en tremblant prendre ici la licence  
De vous parler ?

LE MARQUIS.

Sans doute , tu le peux :

Parle moi d'elle.

DIGNANT.

Au transport douloureux

Où votre cœur devant moi s'abandonne ,  
Je ne reconnais plus votre personne.  
Vous avez lu ce qu'on vous a porté ,  
Ce gros paquet qu'on vous a présenté ? ...

LE MARQUIS.

Eh mon ami ! suis-je en état de lire ?

DIGNANT.

Vous me faites frémir.

LE MARQUIS.

Que veux-tu dire ?

DIGNANT.

Quoi , ce paquet n'est pas encor ouvert ?

LE MARQUIS.

Non.

DIGNANT.

Juste ciel ! ce dernier coup me perd !

LE MARQUIS.

Comment ! ... j'ai cru que c'était un mémoire  
De mes forêts.

DIGNANT.

Hélas ! vous deviez croire

Que cet écrit était intéressant.

LE MARQUIS.

Eh ! lisons vite. — Une table à l'instant ;  
Approchez donc cette table.

64 LE DROIT DU SEIGNEUR,  
DIGNANT.

Ah mon maître !

Qu'aura-t-on fait , & qu'allez-vous connaître ?

LE MARQUIS (*assis examine le paquet.*)

Mais ce paquet qui n'est pas à mon nom ,  
Est cacheté des sceaux de ma maison ?

DIGNANT.

Oui.

LE MARQUIS.

Lisons donc.

DIGNANT.

Cet étrange mystère

En d'autre tems aurait de quoi vous plaire ,  
Mais à présent il devient bien affreux.

LE MARQUIS (*lisant.*)

Je ne vois rien jusqu'ici que d'heureux.  
Je vois d'abord que le ciel la fit naître  
D'un sang illustre : & cela devait être.  
Oui , plus je lis , plus je bénis les cieux.  
Quoi ! Laure à mis ce dépôt précieux  
Entre vos mains ! quoi ! Laure est donc sa mere ?  
Mais pourquoi donc lui serviez-vous de père ?  
Indignement pourquoi la marier ?

DIGNANT.

J'en avais l'ordre , & j'ai dû vous prier  
En sa faveur.

UN DOMESTIQUE.

En ce moment Dormène

Arrive ici , tremblante , hors d'haleine ,  
Fondant en pleurs : elle veut vous parler.

LE MARQUIS.

Ah ! c'est à moi de l'aller consoler.

SCENE

## SCENE V.

LE MARQUIS, DIGNANT, DORMENE,

LE MARQUIS (à Dormène qui entre.)

Pardonnez-moi, j'allais chez vous, Madame,  
Mettre à vos pieds le courroux qui m'enflame.  
Acante — à peine encor entré chez moi  
J'attendais peu l'honneur que je reçois. —  
Une aventure assez désagréable —  
Me trouble un peu. — Que Germanos est coupable ?

DORMENE.

De tous mes biens il me reste l'honneur,  
Et je ne doutais pas qu'un si grand cœur  
Ne respectât le malheur qui m'opprime,  
Et d'un parent ne détestât le crime.  
Je ne viens point vous demander raison  
De l'attentat commis dans ma maison. . . .

LE MARQUIS.

Comment ? chez vous ?

DORMENE.

C'est dans ma maison même.  
Qu'il a conduit le triste objet qu'il aime.

LE MARQUIS.

Le traître !

DORMENE.

Il est plus criminel cent fois  
Qu'il ne croit l'être. — Hélas ! ma faible voix  
En vous parlant expire dans ma bouche. . . .

LE MARQUIS.

Votre douleur sensiblement me touche,  
Daignez parler, & ne redoutez rien.

DORMENE.

Apprenez donc. . . .

I

SCENE VI.

LE MARQUIS, DORMENE, DIGNANT,  
*quelques Domestiques entrent précipitamment*  
avec MATURIN.

MATURIN.

Tout va bien, tout va bien,  
Tout est en paix, la femme est retrouvée;  
Vôtre parent nous l'avoit enlevée:  
Il nous la rend; c'est peut-être un peu tard,  
Chacun son bien; tu-dieu quel égrillard!

LE MARQUIS (à Dignant.)  
Courez soudain recevoir votre fille,  
Qu'elle demeure au sein de sa famille.  
Veillez sur elle: ayez soin d'empêcher  
Qu'aucun mortel ose s'en aprocher.

MATURIN.

Excepté moi?

LE MARQUIS.

Non; l'ordre que je donne  
Est pour vous-même.

MATURIN.

Ouais! tout ceci m'étonne.

LE MARQUIS.

Obéissez...

MATURIN.

Par ma foi tous ces grands  
Sont dans le foad de bien vilaines gens.  
Droit du Seigneur, femme que l'on enleve!  
Défense à moi de lui parler. — Je crève.



# COMEDIE.

67

Mais je l'aurai , car je suis fiancé.  
Consolons-nous, tout le mal est passé.

( *Il sort.* )

LE MARQUIS.

Elle revient ; mais l'injure cruelle  
Du Chevalier retombera sur elle ;  
Voilà le monde : & de tels attentats  
Faits à l'honneur ne se réparent pas.

( *à Dormene.* )

Eh bien parlez , parlez ; daignez m'apprendre  
Ce que je brule & que je crains d'entendre.  
Nous sommes seuls.

DORMENE.

Il le faut donc, Monsieur ?

Apprenez donc le comble du malheur :  
C'est peu qu'Acante en secret étant née  
De cette Laure illustre infortunée ,  
Soit sous vos yeux prête à se marier.  
Indignement à ce riche fermier ;  
C'est peu qu'au poids de sa triste misère  
On ajoutât ce fardeau nécessaire.  
Vôtre parent qui vouloit l'enlever ,  
Vôtre parent qui vient de nous prouver  
Combien il tient de son coupable père ,  
Gernance enfin. . . .

LE MARQUIS.

Gernance !

DORMENE.

Il est son frère.

LE MARQUIS.

Quel coup horrible ! O Ciel ! qu'avez-vous dit ?

DORMENE.

Entre vos mains vous avez cet écrit ,  
Qui montre assez ce que nous devons craindre :  
Lisez , voyez combien Laure est à plaindre.

( *Le Marquis lit.* )

C'est ma parente ; & mon cœur est lié

l ij

## 68 LE DROIT DU SEIGNEUR,

A tous les maux que sent mon ami lé.  
Elle mourra de l'affreuse aventure  
Qui sous ses yeux outrage la nature.

### LE MARQUIS.

Ah ! qu'ai-je lu ! que souvent nous voyons  
D'affreux secrets dans d'illustres maisons !  
De tant de coups mon ame est oppressée ;  
Je ne vois rien , je n'ai point de pensée.  
Ah ! pour jamais il faut quitter ces lieux :  
Ils m'étaient chers ; ils me sont odieux.  
Quel jour pour nous ! quel parti dois-je prendre ?  
Le malheureux ose chez moi se rendre !  
Le voyez-vous.

### DORMÈNE.

Ah ! Monsieur , je le voi ,  
Et je frémis.

### LE MARQUIS.

Il passe , il vient à moi.  
Daigoez rentrer , Madame , & que sa vue  
N'accroisse pas le chagrin qui vous tue ;  
C'est à moi seul de l'entendre , & je crois  
Que ce sera pour la dernière fois.  
Sachons domter le couroux qui m'anime.

[ *En regardant de loin.* ]

Il semble , & Ciel ! qu'il connaisse son crime.  
Que dans ses yeux je lis d'égarement !  
Ah l'on n'est pas coupable impunément.  
Comme il rougit ! comme il palit — le traître !  
A mes regards il tremble de paraître.  
C'est quelque chose.

( *Tandis qu'il parle , Dormène se retire en regardant  
attentivement Gernance.* )

## SCENE VII.

LE MARQUIS , LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER (*de loin se cachant le visage.*)

AH ! Monsieur.

LE MARQUIS.

Est-ce vous ?

Vous , malheureux ?

LE CHEVALIER.

Je tombe à vos genoux.

LE MARQUIS.

Qu'avez-vous fait ?

LE CHEVALIER.

Une faute , une offense ,

Dont je ressens l'indigne extravagance ,  
Qui pour jamais m'a servi de leçon ,  
Et dont je viens vous demander pardon.

LE MARQUIS.

Vous des remords ! vous ! est-il bien possible ?

LE CHEVALIER.

Rien n'est plus vrai.

LE MARQUIS.

Votre faute est horrible ,

Plus que vous ne pensez : mais votre cœur  
Est-il sensible à mes soins , à l'honneur ,  
A l'amitié ? Vous sentez - vous capable  
D'oser me faire un aveu véritable ,  
Sans rien cacher.

LE CHEVALIER.

Comptez sur ma candeur ;

Je suis un libertin , mais point menteur ;

70 LE DROIT DU SEIGNEUR,

Et mon esprit que le trouble environne,  
Est trop ému pour abuser personne.

LE MARQUIS.

Je prétens tout savoir.

LE CHEVALIER.

Je vous dirai,

Que de débauche & d'ardeur enivré,  
Plus que d'amour, j'avais fait la folie  
De dérober une fille jolie  
Au possesseur de ses jeunes appas,  
(Qu'à mon avis, il ne mérite pas.)  
Je l'ai conduite à la forêt prochaine,  
Dans ce Chateau de Laure & de Dormène;  
C'est une faute, il est vrai, j'en convien,  
Mais j'étais fou, je ne pensais à rien.  
Cette Dormène, & Laure sa compagne.  
Étaient encor bien loin dans la campagne.  
En étourdi je n'ai point perdu tems;  
J'ai commencé par des propos galans.  
Je m'attendais aux communes allarmes,  
Aux cris perçans, à la colère, aux larmes;  
Mais qu'ai-je ouï ! la fermeté, l'honneur,  
L'air indigné, mais calme avec grandeur.  
Tout ce qui fait respecter l'innocence  
S'armait pour elle, & prenait sa défense.  
J'ai reconnu dans ces premiers momens,  
A l'art de plaire, aux égards séduisans,  
Aux doux propos, à cette déférence,  
Qui fait souvent pardonner la licence.  
Mais pour réponse, Acante à deux genoux  
M'a conjuré de la rendre chez vous;  
Et c'est alors que ses yeux moins sévères  
Ont répandu des pleurs involontaires.

LE MARQUIS.

Que dites-vous ?

LE CHEVALIER.

Elle voulait en vain

Me les cachèr de la charmante main ;  
Dans cet état , la grace attendrissante  
Enhardissait mon ardeur imprudente ;  
Et tout honteux de ma stupidité ,  
J'ai voulu prendre un peu de liberté.  
Ciel ! comme elle a tanfé ma hardiesse !  
Oui, j'ai cru voir une chaste Déesse ,  
Qui rejettrait de son auguste autel  
L'impur encens qu'offrait un criminel.

LE MARQUIS.

Ah ! poursuivez.

LE CHEVALIER.

Comment se peut-il faire.

Qu'ayant vécu presque dans la misère ,  
Dans la bassesse & dans l'obscurité ,  
Elle ait cet air & cette dignité ,  
Ces sentimens , cet esprit , ce langage ,  
Je ne dis pas au-dessus du Village ,  
De son état , de son nom , de son sang ,  
Mais convenable au plus illustre rang ?  
Non , il n'est point de mere respectable ,  
Qui condamnant l'erreur d'un fils coupable ,  
Le rappellât avec plus de bonté  
A la vertu dont il s'est écarté ;  
N'employant point l'aigreur & la colère ,  
Fière & décente , & plus sage qu'austère.  
De vous surtout elle a parlé long-tems.....

LE MARQUIS.

De moi ?.....

LE CHEVALIER.

Montrant à mes égaremens

Votre vertu , qui devait , disoit-elle.  
Etre à jamais ma honte ou mon modèle  
Tout interdit , plein d'un secret respect ,  
Que je n'avais senti qu'à son aspect ,  
Je suis honteux , mes fureurs se captivent.  
Dans ce moment les deux Dames arrivent ,

## 72 LE DROIT DU SEIGNEUR,

Et me voyant maître de leur logis ,  
 Avec Acante , & deux ou trois Bandits ,  
 D'un juste effroi leur ame s'est remplie ;  
 La plus âgée en tombe évanouie.  
 Acante en pleurs la presse dans ses bras ;  
 Elle revient des portes du trépas.  
 Alors sur moi fixant sa triste vûe ,  
 Elle retombe , & s'écrie éperdue ,  
 Ah ! je crois voir Gernance ; — c'est son fils ,  
 C'est lui , — je meurs : — à ces mots je frémis ;  
 Et la douleur , l'effroi de cette Dame ,  
 Au même instant ont passé dans mon ame.  
 Je tombe aux pieds de Dormène , & je sors ,  
 Confus , soumis , pénétré de remords.

### LE MARQUIS.

Ce repentir dont votre ame est saisie ,  
 Charme mon cœur , & nous réconcilie.  
 Tenez , prenez ce paquet important ,  
 Lisez-le seul , pesez-le murement ;  
 Et si pour moi vous conservez , Gernance ,  
 Quelque amitié , quelque condescendance ,  
 Promettez-moi , lors qu'Acante en ces lieux  
 Pourra paraître à vos coupables yeux ,  
 D'avoir sur vous un assez grand empire ,  
 Pour lui cacher ce que vous allez lire.

### LE CHEVALIER.

Oui , je vous le promets , oui.

### LE MARQUIS.

Vous verrez  
 L'abîme affreux d'où vos pas sont tirés.

### LE CHEVALIER.

Comment ?

### LE MARQUIS.

Allez , vous tremblerez , vous dis-je.

SCENE



## S C E N E V I I I.

LE MARQUIS *seul.*

**Q**uel jour pour moi ! tout m'étonne & m'afflige.  
 La belle Acante est donc de ma maison !  
 Mais sa naissance avait flétri son nom ;  
 Son noble sang fut souillé par son père ;  
 Rien n'est plus beau que le nom de sa mère ;  
 Mais ce beau nom a perdu tous ses droits ,  
 Par un himen que reprouvent nos loix ,  
 La triste Laure , ô pensée accablante !  
 Fut criminelle en faisant naître Acante ;  
 Je le sais trop , l'himen fut condamné ;  
 L'amant de Laure est mort assassiné.  
 De maux cruels quel tissu lamentable !  
 Acante hélas ! n'en est pas moins aimable ,  
 Moins vertueuse ; & je sais que son cœur  
 Est respectable au sein du deshonneur ;  
 Il annoblit la honte de ses pères ;  
 Et cependant , ô préjugés sévères !  
 O loi du monde ! injuste & dure loi !  
 Vous l'emportez. . .

## S C E N E I X.

LE MARQUIS, DORMENE.

LE MARQUIS.

**M**adame, instruisez-moi.  
 Parlez, Madame, avez-vous vu son frere ?  
 D O R M E N E.  
 Oui, je l'ai vu, sa douleur est sincère.  
 Il est bien étourdi ; mais entre nous,  
 Son cœur est bon, il est conduit par vous.



74 LE DROIT DU SEIGNEUR ,  
LE MARQUIS.

Eh ! mais Acante !

DORMENE.

Elle ne peut connaître

Jusqu'à présent le sang qui la fit naître.

LE MARQUIS.

Quoi, sa naissance illégitime !

DORMENE.

Hélas !

Il est trop vrai.

LE MARQUIS.

Non, elle ne l'est pas.

DORMENE.

Que dites-vous ?

LE MARQUIS (*relisant un papier qu'il a gardé.*)

Sa mère était sans crime ;

Sa mère au moins crut l'himen légitime ;

On la trompa, son destin fut affreux.

Ah ! quelquefois le Ciel moins rigoureux

Daigne approuver ce qu'un monde profane

Sans connaissance avec fureur condamne.

DORMENE.

Laure n'est point coupable, & ses parens

Se sont conduits avec elle en tyrans.

LE MARQUIS.

Mais marier sa fille en un village !

A ce beau sang faire un pareil outrage !

DORMENE.

Elle sans biens, l'âge, la pauvreté,

Un long malheur abaisse la fierté.

LE MARQUIS.

Elle est sans biens ! votre noble courage

La recueillit.

DORMENE.

Sa misère partage

Le peu que j'ai.

LE MARQUIS.

Vous trouvez le moyen,

Ayant si peu, de faire encor du bien.

Riches & grands, que le monde contemple,  
Imitez donc un si touchant exemple.  
Nous contentons à grands frais nos désirs;  
Sachons goûter de plus nobles plaisirs.  
Quoi ! pour aider l'amitié, la misère,  
Dormène a pu s'ôter le nécessaire;  
Et vous n'osez donner le superflu.  
O juste ciel ! qu'avez-vous résolu ?  
Que faire enfin ?

DORMÈNE.

Vous êtes juste & sage.

Votre famille a fait plus d'un outrage  
Au sang de Laure, & ce sang généreux  
Fut par vous seuls jusqu'ici malheureux.

LE MARQUIS.

Comment ? comment ?

DORMÈNE.

Le Comte votre père,

Homme inflexible en son humeur sévère,  
Oprima Laure, & fit par son crédit  
Casser l'himen; & c'est lui qui ravit  
À cette Acante, à cette infortunée,  
Les nobles droits du sang dont elle est née.

LE MARQUIS.

Ah ! c'en est trop, — mon cœur est ulcéré.  
Oui, c'est un crime, — il sera réparé,  
Je vous le jure.

DORMÈNE.

Et que voulez-vous faire ?

LE MARQUIS.

Je veux...

DORMÈNE.

Quoi donc ?

LE MARQUIS.

Mais, — lui servir de père.

DORMÈNE.

Elle en est digne.

LE MARQUIS.

Oui, — mais je ne dois pas

Aller trop loin.

K ij

76. LE DROIT DU SEIGNEUR,

DORMENE.

Comment, trop loin ?

LE MARQUIS.

Hélas !...

Madame, un mot : conseillez-moi de grace ;  
Que feriez-vous, s'il vous plait, à ma place ?

DORMENE.

En tous les tems je me ferais honneur  
De consulter votre esprit, votre cœur.

LE MARQUIS.

Ah !...

DORMENE.

Qu'avez-vous ?

LE MARQUIS.

Je n'ai rien : — mais Madame,

En quel état est Acante ?

DORMENE.

Son ame

Est dans le trouble, & ses yeux dans les pleurs.

LE MARQUIS.

Daignez m'aider à calmer ses douleurs.

Allons, j'ai pris mon parti : je vous laisse ;

Soyez ici souveraine maîtresse,

Et pardonnez à mon esprit confus,

Un peu chagrin, mais plein de vos vertus.

( il sort. )

---

S C È N E X.

DORMENE *seule.*

DAns cet état quel chagrin peut le mettre ?  
Qu'il est troublé ! j'en juge par sa lettre ;  
Un stile assez confus, des mots rayés,  
De l'embarras, d'autres mots oubliés.  
J'ai lu pourtant le mot de mariage.  
Dans ce pays il passe pour très-sage.  
Il veut me voir, me parler, & ne dit  
Pas un seul mot sur tout ce qu'il m'écrit !

Et pour Acante il paraît bien sensible !  
 Quoi ! voudrait-il ? — cela n'est pas possible.  
 Aurait-il eu d'abord quelque dessein  
 Sur son parent ? — demandait-il ma main ?  
 Le Chevalier jadis m'a courisée,  
 Mais qu'espérer de sa tête insensée ?  
 L'amour encor n'est point connu de moi ;  
 Je dus toujours en avoir de l'effroi ;  
 Et le malheur de Laure est un exemple  
 Qu'en fremissant tous les jours je contemple :  
 Il m'avertit d'éviter tout lien :  
 Mais qu'il est triste , ô Ciel ! de n'aimer rien !  
*Fin du quatrième Acte.*

---

 ACTE V.
 

---



---

 SCÈNE I.
 

---

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.

Faisons la paix , Chevalier , je confesse  
 Que tout mortel est paitri de faiblesse ,  
 Que le sage est peu de chose ; entre nous ,  
 J'étais tout prêt de l'être moins que vous.

LE CHEVALIER.

Vous avez donc perdu votre gageure ?

Vous aimez donc ?

LE MARQUIS.

Oh non , je vous le jure :  
 Mais par l'himen , tout prêt de me lier ,  
 Je ne veux plus jamais me marier.

LE CHEVALIER.

Votre inconstance est étrange & soudaine.  
 Passe pour moi : mais que dira Dormène ?

78 LE DROIT DU SEIGNEUR,

N'a-t-elle pas certains mots par écrit,  
Où par hazard le mot d'himen se lit ?

LE MARQUIS.

Il est trop vrai ; c'est-là ce qui me gêne.  
Je prétendais m'imposer cette chaîne ;  
Mais à la fin m'étant bien consulté,  
Je n'ai de goût que pour la liberté.

LE CHEVALIER.

La liberté d'aimer ?

LE MARQUIS.

Eh bien, si j'aime,

Je suis encor le maître de moi-même,  
Et je pourai réparer tout le mal.  
Je n'ai parlé d'himen qu'en général,  
Sans m'engager, & sans me compromettre.  
Car en effet, si j'avais pu promettre,  
Je ne pourais balancer un moment.  
A gens d'honneur promesse vaut serment.  
Cher Chevalier, j'ai conçu dans ma tête  
Un beau dessein, qui paraît fort honnête,  
Pour me tirer d'un pas embarrassant ;  
Et tout le monde ici sera content.

LE CHEVALIER.

Vous moquez-vous ? contenter tout le monde !  
Quelle folie !

LE MARQUIS.

En un mot, si l'on fronde

Mon changement, j'ose espérer au moins  
Faire approuver ma conduite & mes soins.  
Colette vient, par mon ordre on l'appelle ;  
Je vais l'entendre, & commencer par elle.

---

SCENE II.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER,  
COLETTE.

LE MARQUIS.

Venez, Colette.

COLETTE.

Oh j'accours, Monseigneur,  
Prête en tout tems, & toujours de grand cœur.

LE MARQUIS.

Voulez-vous être heureuse ?

COLETTE.

Oui, sur ma vie ;  
N'en doutez pas, c'est ma plus forte envie.  
Que faut-il faire ?

LE MARQUIS.

En voici le moyen.  
Vous voudriez un époux & du bien ?

COLETTE.

Oui, l'un & l'autre.

LE MARQUIS.

Et bien donc, je vous donne  
Trois mille francs pour la dot, & j'ordonne  
Que Maturin vous épouse aujourd'hui.

COLETTE.

Ou Maturin, ou tout autre que lui ;  
Qui vous voudrez, j'obéis sans réplique.  
Trois mille francs ! ah l'homme magnifique !  
Le beau présent ! que Monseigneur est bon !  
Que Maturin va bien changer de ton !  
Qu'il va m'aimer ! que je vais être fière !  
De ce pays je serai la première.  
Je meurs de joye.

LE MARQUIS.

Et j'en ressens aussi,  
D'avoir déjà pleinement réussi ;  
L'une des trois est déjà fort contente.  
Tout ira bien.

COLETTE.

Et mon amie Acante  
Que devient-elle ? on va la marier,  
A ce qu'on dit, à ce beau Chevalier.  
Tout le monde est heureux, j'en suis charmée,  
Ma chère Acante !

So LE DROIT DU SEIGNEUR,  
LE CHEVALIER (*en regardant le Marquis.*)  
Elle doit être aimée,

Et le sera.

LE MARQUIS (*au Chevalier.*)  
La voici, je ne puis  
La consoler en l'état où je suis,  
Venez, je vais vous dire ma pensée.  
(*ils sortent.*)

---

SCENE III.

ACANTE, COLETTE.

COLETTE.

**M**A chère Acante, on t'avait fiancée,  
Moi déboutée, on me marie.

ACANTE.

A qui ?

COLETTE.

A Maturin.

ACANTE.

Le Ciel en soit béni.

Et depuis quand ?

COLETTE.

Eh depuis tout à l'heure.

ACANTE.

Est-il bien vrai ?

COLETTE.

Du fond de ma demeure

J'ai comparu par devant Monseigneur.

Ah ! la belle ame ! ah qu'il est plein d'honneur !

ACANTE.

Il l'est, sans doute !

COLETTE.

Oui, mon aimable Acante ;

Il m'a promis une dot opulente,

Fait ma fortune ; & tout le monde dit

Qu'il fait la tienne, & l'on s'en réjouit.

Tu



Tu vas, dit-on, devenir Chevalière,  
Cela te sied, car ton allure est fière.  
On te fera Dame de qualité,  
Et tu me recevras avec bonté.

ACANTE.

Ma chère enfant, je suis fort satisfaite  
Que ta fortune ait été si-tôt faite.  
Mon cœur ressent tout ton bonheur— Hélas !  
Elle est heureuse, & je ne la suis pas !

COLETTE.

Que dis-tu là ? Qu'as-tu donc dans ton ame ?  
Peut-on souffrir quand on est grande Dame ?

ACANTE.

Va, ces Seigneurs qui peuvent tout oser,  
N'enlèvent point, croi moi, pour épouser.  
Pour nous, Colette, ils ont des fantaisies,  
Non de l'amour ; leurs démarches hardies  
Leurs procédés montrent avec éclat  
Tout le mépris qu'ils font de notre état :  
C'est ce dédain qui me met en colère.

COLETTE.

Bon, des dédains ! c'est bien tout le contraire ;  
Rien n'est plus beau que ton enlèvement ;  
On t'aime, Acante, on t'aime assurément.  
Le Chevalier va t'épouser, te dis-je,  
Tout grand Seigneur qu'il est : — cela t'afflige ?

ACANTE.

Mais Monseigneur le Marquis qu'a-t-il dit ?

COLETTE.

Lui : Rien du tout.

ACANTE.

Hélas !

COLETTE.

C'est un esprit

Tout en dedans, secret, plein de mystère ;  
Mais il paraît fort approuver l'affaire.

ACANTE.

Du Chevalier je déteste l'amour.

COLETTE.

Oui, oui, plains-toi de te voir en un jour  
De Maturin pour jamais délivrée,

L

82 LE DROIT DU SEIGNEUR,

D'un beau Seigneur poursuivie, adorée ;  
Un mariage en un moment cassé  
Par Monseigneur, un autre commencé.  
Si ce Roman n'a pas de quoi te plaire,  
Tu me parais difficile, ma chère.—  
Tiens, le vois-tu, celui qui t'enleva ?  
Il vient à toi, n'est-ce rien que cela ?  
T'ai-je trompée ? es-tu donc tant à plaindre ?  
ACANTE.

Allons, fuyons.

---

SCENE IV.

ACANTE, COLETTE, LE CHEVALIER.  
LE CHEVALIER.

**D**emeurez sans me craindre.  
Le Marquis veut que je sois à vos pieds.

COLETTE (à Acante.)

Qu'avais-je dit ?

LE CHEVALIER (à Acante.)

Eh quoi ! vous me fuyez ?

ACANTE.

Osez-vous bien paraître en ma présence ?

LE CHEVALIER.

Oui, vous devez oublier mon offense ;

Par moi, vous dis-je, il veut vous consoler.

ACANTE.

J'aimerais mieux qu'il daignât me parler.

(à Colette qui veut s'en aller.)

Ah ! reste ici : ce ravisseur m'accable.—

COLETTE.

Ce ravisseur est pourtant fort aimable.

LE CHEVALIER (à Acante.)

Conservez-vous au fond de votre cœur

Pour ma présence une invincible horreur ?

ACANTE.

Vous devez être en horreur à vous-même.

LE CHEVALIER.

Oui, je le suis ; mais mon remords extrême

Répare tout, & doit vous appaiser.

Ma folle erreur avait pu m'abuser.

Je fus surpris par une indigne flamme ;  
Et mon devoir m'amene ici , Madame.

ACANTE.

Madame i à moi : quel nom vous me donnez !  
Je fais l'état où mes parens sont nés.

COLETTE.

Madame !... oh , oh ! quel est donc ce langage ?

ACANTE.

Cessez , Monsieur , ce titre est un outrage ;  
C'est s'avilir que d'oser recevoir  
Un faux honneur qu'on ne doit point avoir.  
Je suis Acante , & mon nom doit suffire ,  
Il est sans tâche.

LE CHEVALIER.

Ah ! que puis-je vous dire ?

Ce nom m'est cher : allez , vous oublierez  
Mon attentat , quand vous me connaîtrez ;  
Vous trouverez très-bon que je vous aime.

ACANTE.

Qui ? moi , Monsieur !

COLETTE (à Acante.)

C'est son remords extrême.

LE CHEVALIER.

N'en riez point , Colette , je prétens  
Qu'elle ait pour moi les plus purs sentimens.

ACANTE.

Je ne fais pas quel dessein vous anime ;  
Mais commencez par avoir mon estime.

LE CHEVALIER.

C'est le seul but que j'aurai désormais ;  
J'en serai digne , & je vous le promets.

ACANTE.

Je le désire , & me plais à vous croire.  
Vous êtes né pour connaître la gloire ;  
Mais ménagez la mienne , & me laissez.

LE CHEVALIER.

Non , c'est en vain que vous vous offensez.  
Je ne suis point amoureux , je vous jure ;  
Mais je prétens rester.

COLETTE.

Bon , double injure.

84. LE DROIT DU SEIGNEUR ,

Cet homme est fou , je l'ai pensé toujours.  
 Dormène vient , ma chère , à ton secours.  
 Démêle-toi de cette grande affaire ;  
 Ou donne grace , ou garde ta colère.  
 Ton rôle est beau , tu fais ici la loi.  
 Tu vois les grands à genoux devant toi.  
 Pour moi je suis condamnée au village.  
 On ne m'enlève point , & j'en enrage.  
 On vient , adieu , suis ton brillant destin ,  
 Et je retourne à mon gros Maturin.

(Elle sort.)

S C E N E V.

ACANTE, LE CHEVALIER, DORMÈNE, DIGNANT

ACANTE.

**H**élas , madame ; une fille éperdue  
 En rougissant paraît à votre vue.  
 Pourquoi faut-il , pour combler ma douleur ,  
 Que l'on me laisse avec mon ravisseur ?  
 Et vous aussi , vous m'accablez , mon père !  
 A ce méchant au lieu de me soustraire ,  
 Vous m'amenez vous-même dans ces lieux ;  
 Je l'y revois ; mon maître fuit mes yeux.  
 Mon père , au moins , c'est en vous que j'espère !

DIGNANT.

O cher objet ! vous n'avez plus de père !

ACANTE.

Que dites-vous ?

DIGNANT.

Non , je ne le suis pas.

DORMÈNE.

Non , mon enfant , de si charmans appas  
 Sont nés d'un sang dont vous êtes plus digne.  
 Préparez-vous au changement insigne  
 De votre sort ; & surtout pardonnez  
 Au Chevalier.

ACANTE.

Moi , Madame ?

DORMÈNE.

Aprenez ,

# COMÉDIE.

85

Ma chère enfant, que Laure est votre mère.

ACANTE.

Elle ! — Est-il vrai ?

DORMENE.

Gernance est votre frère.

LE CHEVALIER.

Oui je le suis, oui vous êtes ma sœur.

ACANTE.

Ah ! je succombe. Hélas ! est-ce un bonheur ?

LE CHEVALIER.

Il l'est pour moi.

ACANTE.

De Laure je suis fille !

Et pourquoi donc faut-il que ma famille

M'ait tant caché mon état & mon nom ?

D'où peut venir ce fatal abandon ?

D'où vient qu'enfin daignant me reconnaître,

Ma mère ici n'a point osé paraître ?

Ah ! s'il est vrai que le sang nous unit,

Sur ce mystère éclairez mon esprit.

Parlez, Monsieur, & dissipez ma crainte.

LE CHEVALIER.

Ces mouvemens dont vous êtes atteinte

Sont naturels, & tout vous sera dit.

DORMENE.

Dans ce moment, Acante, il vous suffit

D'avoir connu quelle est votre naissance.

Vous me devez un peu de confiance.

ACANTE.

Laure est ma mère, & je ne la vois pas !

LE CHEVALIER.

Vous la verrez, vous ferez dans son bras.

DORMENE.

Oui, cette nuit je vous mène auprès d'elle.

ACANTE.

J'admire en tout ma fortune nouvelle.

Quoi ; j'ai l'honneur d'être de la maison

De Monseigneur !

LE CHEVALIER.

Vous honorez son nom.

ACANTE.

Abusez-vous de mon esprit crédule ?



## 86 LE DROIT DU SEIGNEUR,

Et voulez-vous me rendre ridicule ?

Moi de son sang ? ah ! s'il était ainsi ,

Il me l'eût dit , je le verrais ici.

DIGNANT.

Il m'a parlé : — je ne fais quoi l'accable :

Il est saisi d'un trouble inconcevable.

ACANTE.

Ah ! je le vois.

### SCENE DERNIERE.

ACANTE, DORMENE, DIGNANT, LE CHEVALIER,  
LE MARQUIS ( *au fond.* )

LE MARQUIS ( *au Chevalier.* )

IL ne sera pas dit  
Que cet enfant ait troublé mon esprit.  
Bientôt l'absence affermira mon ame.

( *apercevant Dormène.* )

Ah ! pardonnez : vous étiez là, Madame !

LE CHEVALIER.

Vous paraîsez étrangement ému !

LE MARQUIS.

Moi ! point du tout. Vous serez convaincu

Qu'avec sang froid je règle ma conduite.

De son destin Acante est-elle instruite ?

ACANTE.

Quel qu'il puisse être , il passe mes souhaits.

Je dépendrai de vous plus que jamais.

LE MARQUIS.

Permits , ô ciel ! qu'ici je puisse faire.

Plus d'un heureux !

LE CHEVALIER.

C'est une grande affaire.

Je ferai tout , tout ce que vous voudrez :

J'ai promis.

LE MARQUIS.

Que vous m'obligerez. ( *à Dormène.* )

Belle Dormène , oubliez-vous l'offense ,

L'égarement du coupable Gernance ?

DORMENE.

Oui , tout est réparé.

LE MARQUIS.

Tout ne l'est pas.

Votre grand nom , vos vertueux appas.

Sont maltraités par l'aveugle fortune.

Je le fais trop : votre ame non commune

N'a pas de quoi suffire à vos bienfaits ;

Votre destin doit changer désormais,  
 Si j'avais pu d'un heureux mariage  
 Choisir pour moi l'agréable esclavage,  
 C'eût été vous ( & je vous l'ai mandé )  
 Pour qui mon cœur se serait décidé.  
 Voudriez-vous, Madame, qu'à ma place  
 Le Chevalier, pour mieux obtenir grace,  
 Pour devenir à jamais vertueux,  
 Prit avec vous d'indissolubles nœuds ?  
 Le meilleur frein pour ses mœurs, pour son âge,  
 Est une épouse aimable, noble & sage.  
 Daignerez-vous accepter un château  
 Environné d'un domaine assez beau ?  
 Pardonnez-vous cette offre ?

DORMENE.

Ma surprise

Est si puissante, à tel point me maîtrise,  
 Que ne pouvant encor me déclarer,  
 Je n'ai de voix que pour vous admirer.

LE CHEVALIER.

J'admire aussi : mais je fais plus, Madame ;  
 Je vous sou mets l'empire de mon ame.  
 A tous les deux je devrai mon bonheur.  
 Mais seconderez-vous mon bienfaiteur ?

DORMENE.

Consultez-vous, méritez mon estime,  
 Et les bienfaits de ce cœur magnanime.

LE MARQUIS.

Et . . . vous . . . Acante . . .

ACANTE.

Eh bien ! mon protecteur . . .

LE MARQUIS. [ à part. ]

Pourquoi tremblai-je en parlant ?

ACANTE. Quoi, Monsieur . . .

LE MARQUIS.

Acante — vous — qui venez de renaitre,  
 Vous qu'une mère ici va reconnaître,  
 Vivez près d'elle ; & de ses tristes jours  
 Adoucissez & prolongez le cours.  
 Vous commencez une nouvelle vie,  
 Avec un frère, une mère, une amie ;  
 Je veux — Souffrez qu'à votre mère, à vous,  
 Je fasse un sort indépendant & doux.  
 Votre fortune, Acante, est assurée ;  
 L'acte est passé, vous vivrez honorée,  
 Riche, — contente, — autant que je le peux.  
 J'aurais voulu — mais goûtez toutes deux,  
 Dormène & vous, les douceurs fortunées  
 Que l'amitié donne aux âmes bien nées. —



## 88: LE DROIT DU SEIGNEUR,

Un autre bien que le cœur peut sentir  
Est dangereux. — Adieu, — je vais partir.

LE CHEVALIER.

Eh quoi ! ma sœur, vous n'êtes point contente ?  
Quoi ! vous pleurez ? ACANTE.

Je suis reconnaissante,

Je suis confuse. — Ah c'en est trop pour moi.  
mais j'ai perdu plus que je ne reçois ; —  
Et ce n'est pas la fortune que j'aime. —  
mon état change, & mon ame est la même.  
Elle doit être à vous. — Ah permettez  
Que le cœur plein de vos rares bontés,  
J'aie oublier ma première misère,  
J'aie pleurer dans le sein de ma mère.

LE MARQUIS.

De quel chagrin vos sens sont agités ?

Qu'avez-vous donc ? Qu'ai-je fait ?

ACANTE. Vous partez.

DORMENE.

Ah ! qu'as-tu dit ?

ACANTE.

La vérité, madame ;

La vérité plait à votre belle ame.

LE MARQUIS.

Non, c'en est trop pour mes sens éperdus. —

Acante. —

ACANTE.

Hélas.....

LE MARQUIS.

Ne partirai-je plus ?

LE CHEVALIER.

mon cher parent, de Laure elle est la fille ;  
Elle retrouve un frere, une famille ;  
et moi je trouve un mariage heureux.  
mais je vois bien que vous en ferez deux.  
Vous payerez, la gageure est perdue.

LE MARQUIS.

Je vous l'avoue, — oui, mon ame est vaincue.  
Dormène & Laure, Acante, vous, & moi. (à Acante.)  
Soyons heureux. — Oui. — recevez ma foi,  
Aimable Acante ; Allons que je vous mène  
Chez votre mere, — elle sera la mienne ;  
Elle oubliera pour jamais son malheur.

ACANTE.

Ah ! je tombe à vos pieds. ....

LE CHEVALIER.

Allons, ma Sœur,

Je fus bien fou ; son cœur fut insensible ;

Mais on n'est pas toujours incorrigible.

E I N.

